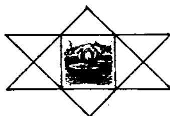
N° 9



Décembre 1901.

REVUE COSMIQUE

NEUVIÈME ENTRETIEN

LA PERFECTION HUMAINE

Pour rendre un compte exact de ce qui constitue le perfectionnement de la personnalité, il ne suffit pas de l'avoir définie, comme nous l'avons fait dans l'entretien précédent, il faut encore dire avec précision en quoi consiste cette perfection elle-même.

Si nous avons réussi quelque peu à faire saisir l'essence de la doctrine cosmique, le lecteur se sera déjà dit que la perfection de la personnalité est *l'équilibre* de ses quatre parties constituantes. L'équilibre est le principe qui domine dans cette septième et dernière période de la formation cosmique ; il y achève l'harmonie des six autres attributs réalisés dans les périodes antérieures ; c'est lui que représente Brah, septième attribut de la Cause Cosmique qui domine notre cycle. Il doit nous apparaître tout particulièrement comme le principe de tout achèvement dans une doctrine qui présente le Cosmos comme la réalisation de l'Absolu par l'union harmonieuse de ses deux pôles extrêmes. Tout élément chargé de contribuer à cette immense et éternelle synthèse doit, de toute nécessité, être complètement équilibré avant d'y pouvoir être accepté, et cette nécessité sera particulièrement imposée à la personnalité humaine qui est l'élément cosmique le plus complet, le but médian de tous les autres, en qui doit se réaliser l'équilibre cosmique lui-même.

Mais cette notion primordiale de la perfection n'est pas suffisante ; pour la compléter, il faut se rendre exactement compte des forces à équilibrer et du point de l'organisme où

leur résultante vient se concentrer en personnalité volontaire. Or, nous allons bientôt reconnaître que ce point n'est pas fixe ; il y a plusieurs centres distincts d'action, plusieurs sortes d'équilibre par conséquent, ou, pour mieux dire, plusieurs étapes dans l'accomplissement de l'équilibre parfait. Il nous est d'autant plus indispensable de les expliquer qu'une fausse interprétation de ce que nous entendons par perfection de la personnalité expose aisément la doctrine cosmique à l'accusation de développer l'égoïsme ou l'orgueil.

Demandons-nous donc d'abord où réside ce *Moi* à qui appartient tout commandement actif, nous verrons ensuite comment il fonctionne, de quelles variétés de puissance il est capable et, par là, quelle est la perfection de son activité.

Reportons-nous une fois de plus à la composition de l'être humain d'après notre doctrine :

Nous avons toujours représenté l'homme comme quaternaire, composé d'un corps physique, d'un corps nerveux, d'une âme et d'une mentalité ; mais nous avons observé aussi, et souvent répété, que tout ce qui n'est pas l'absolu est matériel. Considéré dans sa plus grande abstraction, l'être humain est d'une structure uniforme dans chacune de ses parties et jusque dans le moindre de ses atomes ; cette structure est celle que nous désignons sous le nom de Matière ; elle consiste dans l'union d'une substance inerte, passive, avec un attribut essentiel qui l'anime de son activité. C'est ainsi que les deux pôles de l'Absolu sont intimement joints dans l'être pour se manifester en lui et par lui.

Lors donc que nous disons que le corps humain est l'enveloppe d'une âme au centre de laquelle est encore enfermée l'intelligence, nous n'entendons pas que nous soyions constitués de trois sortes de substances essentiellement différentes, étrangères l'une à l'autre et rassemblées seulement pour un temps, nous nous représentons uniquement les variétés graduées d'une même substance intimement unie à une même essence, avec le dessein de rester éternellement jointes et de s'enrichir seulement de plus en plus en substance autant qu'en essence.

D'où viennent donc ces variétés graduelles que nous distinguons en corps, en âme et en mentalité ? Uniquement de la proportion qualitative d'essence ou de substance qui entre en combinaison dans la formation organique. C'est pour cela qu'il y a identité de nature entre le corps, l'âme et l'intelligence humaine d'une part et les étages physique, psychique et mental du cosmos, d'une autre part.

En toute matière, par suite de l'union de la substance et de l'essence qui la composent, il y a trois sortes de facul-

tés : celle de recevoir le mouvement, d'être ébranlée par toute autre matière ; celle de percevoir cet ébranlement et celle de réagir contre lui ; c'est par cette triplicité que l'inerte et l'actif se pénètrent et se manifestent réciproquement.

Là où la faculté réceptive domine et avec elle, la passivité on a la *matière physique* ; si au contraire, la faculté active et spontanée de réaction est principale, on a la *mentalité* ; entre les deux est l'état qui se distinguera par la faculté de perception et celui-ci est double :

Pour percevoir les mouvements éprouvés par l'état physique, il est l'*état nerveux*, tandis qu'aux mouvements de la mentalité correspondra l'*état de l'âme*. Il est clair que la matière ainsi définie nous apparaît comme plus substile à mesure que la proportion de mentalité y est plus grande, mais elle reste toujours une combinaison de substance et d'essence, ou des deux principes d'inertie et d'activité.

Toutefois, il n'est pas tout à fait exact de dire que la faculté de réaction appartienne à la mentalité ; elle est plus haut encore, dans un état supérieur à ceux de l'homme actuel, savoir celui que nous avons désigné sous le nom d'*Esprit pur* ; (1) mais cet état est toujours représenté, dans une proportion plus ou moins grande, en chaque organisme vivant et occupe son centre. Ce qui appartient plutôt à la mentalité c'est la direction de cette faculte active, et c'est en ce sens que nous venons de lui attribuer le principe d'activité.

L'organe psychique exige aussi un supplément d'explication très important : Dans un organisme aussi complexe que celui de l'Homme, chaque partie essentielle, chaque atome même a sa mentalité aussi bien que son âme et son corps ; mais comme l'unité individuelle de ce tout complexe est toujours prévue et assurée, il comprend, outre les facultés perceptives de détail, une faculté générale chargée de prendre connaissance des ébranlements de tout genre que peut percevoir l'ensemble de la personnalité et d'y répondre par réaction. Cette fonction d'ensemble est dévolue particulièrement à l'âme humaine ; le corps nerveux en remplit une analogue vis-à-vis du corps physique.

Ces explications permettent maintenant d'arriver à des définitions précises qui vont les résumer.

Ce que nous appelons *sensation* est la perception par le corps nerveux de ce qui se passe dans le corps physique, et les réactions qui en résultent sont ce que l'on nomme des *actions reflexes*.

Pour l'âme, il faut plus particulièrement distinguer selon

(1) Voir le tableau de la page 329.

que ses impressions se rapportent au corps ou à la mentalité. Dans le premier cas se sont des *émotions*, dans le second, des *sentiments*. Les réactions correspondantes consistent en *passions* (de répulsion ou d'attraction), en *désirs*, et définitivement elles se traduisent par l'acte volontaire.

Mais il y a plus encore : l'âme ne se contente pas de ces perceptions successives ; elle les résume aussi de façon à prendre une notion plus ou moins précise de leur effet total sur l'ensemble de la personnalité ; c'est ce que nous appelons la *Conscience*, quand nous prenons ce mot dans son sens le plus étendu. (1)

Nous pouvons ainsi dire que la Conscience est la perception plus ou moins confuse, plus ou moins nette de la personnalité en tant qu'elle est impressionnée par tout ce qui lui est étranger ; autrement dit la perception du *Moi* par opposition au *Non-moi*.

L'*Intelligence*, qui appartient à la mentalité, est, au contraire, la perception du *Non-moi* par comparaison et identification avec le Moi, c'est-à-dire la prise de connaisance du monde extérieur (individuel ou universel) d'après les impressions qu'il cause au microcosme intérieur.

Ces notions bien établies, nous pouvons entrer plus avant dans la recherche de ce qui constitue la perfection de la personnalité.

La Conscience qui révèle à l'âme l'unité du Moi doit se tourner, a-t-il été dit tout à l'heure, tantôt vers la mentalité, tantôt vers les corps physique et nerveux. Ses tableaux sont donc de deux sortes principales ; on peut même en ajouter une troisième, celle où la Conscience n'accuse que les mouvements de l'âme elle-même sans en laisser voir les causes ; c'est ce qui correspond à l'*imagination*. Or, selon le développement relatif des quatre états constitutionnels de l'homme, l'un d'eux peut dominer, le Moi va pouvoir se concentrer ou sur le corps ou sur l'âme ou sur la mentalité ; la Conscience aura dans l'âme même autant de foyers. Il est clair qu'aucun d'eux ne répond à la perfection, chacun constitue au contraire un déséquilibre que nous avons déjà eu l'occasion de signaler (2) sous le nom de tempérament. Il en résultera quatre formes principales de volonté qui sont

(1) C'est particulièrement la *Conscience morale* en tant que l'âme reçoit les inspirations de la mentalité sur le sens qu'elle doit donner à sa réaction volontaire.

(2) Voir page 400 ci-dessus. Toutefois cette particularité fournit la *qualité* plutôt que la *nature* du tempérament. Il y a, en effet, une autre cause de variété entre les hommes, c'est que chacun représente plus spécialement dans le cosmos l'un des sept attributs de la cause cosmique, et en ce sens le tempérament n'est pas un déséquilibre, bien qu'il soit encore une imperfection.

autant d'exagérations : la volonté inconsciente, volition qui n'est plus qu'un instinct, qui peut tomber dans tous les vices de la concupiscence :

La volonté passionnelle ; elle cède à tous les emportements d'une émotivité déréglée, à tous les désirs passagers qui viennent secouer l'âme comme une mer démontée.

La volonté raisonnée, froide, impassible, qui, par un excès contraire, insensible à toute compassion, ne connaît d'autre guide que la fatalité logique d'une règle souvent extérieure ; ou bien encore à l'inverse, celle qui s'abandonne aux commandements d'une imagination sans frein ; c'est de ce défaut que naissent, par exemple, la dévotion et le mysticisme exagérés.

La plupart du temps, même, ces aberrations se succèdent ou se combinent de manière à faire du Moi, de la personnalité humaine, un être flottant, indéfini, variable à chaque instant, jouet de tout ce qui l'entoure, au lieu de cette réalisation belle et puissante de l'Amour divin, qui est sa destinée véritable.

La première des conditions qu'exige une pareille réalisation est l'Unité du Moi et elle n'est possible que par la hiérarchie harmonieuse de toutes les variétés de conscience que nous venons de reconnaître dans l'âme.

Les émotions psychiques ne doivent être que les moniteurs des mouvements ambiants ou internes, chargés d'éveiller l'activité personnelle ; c'est à la mentalité qu'il appartient ensuite de décider, d'après les enseignements du Verbe infaillible qui veille au fond de notre être, quelle direction l'action doit prendre pour être conforme au divin modèle.

Le rôle est le même entre les deux corps ; celui physique reçoit les émotions et c'est le corps nerveux qui commande les réactions ; mais lui-même doit les soumettre à l'âme et se laisser dominer par elle selon les préceptes de l'idéal mental.

C'est par cette hiérarchie, comme on le voit, que l'Etre et le Non-être peuvent se manifester par l'acte humain, car en voici la série :

- L'Etre (principe de l'activité, de la spiritualité).
- *La mentalité*, directrice ;
- *L'âme*, siège de la conscience qui informe et de la volonté qui commande l'acte ;
- *Les corps vivants*, transmetteurs de l'émotion physique et du commandement ;
- Le Non-être (principe de l'inertie et de la matière).

C'est seulement quand cette série est réalisée dans toute son harmonie que la personnalité a accomplie son unité. Ce n'est pas encore là, cependant, sa perfection totale, comme nous allons le voir.

Voilà la personnalité fixée, unifiée, en pleine possession de soi-même, quel usage va-t-elle faire de sa puissance dont l'étendue peut être considérable? Si sa mentalité est parfaitement éclairée, la direction qu'elle donnera sera irréprochable, mais la mentalité est précisément celui de nos états qui se développe le dernier, et ses perspectives sont indéfinies; il sera donc très imparfait encore quand l'unité de la personne sera déjà suffisamment atteinte; l'Homme alors péchera par ignorance plutôt que par faiblesse, mais il ne sera pas encore assuré dans son rôle divin. Deux voies principales s'ouvrent maintenant devant lui : l'égoïsme et l'altruisme. Et nous ne savons que trop par l'expérience quotidienne aussi bien que par les enseignements de l'Histoire toute entière que lorsque l'Homme a acquis la puissance il tend presque toujours à la tourner au profit de sa propre personnalité; en son état actuel il est encore individuel, tyrannique.

Ne voyons-nous pas notre société même hésiter entre l'individualisme sur lequel elle est fondée depuis des siècles et l'altruisme qui la sollicite mais dans l'exercice duquel elle est absolument inexpérimentée. Si l'on fait abstraction de toutes les passions de détail qu'y ajoute le trouble des consciences mal équilibrées, n'est-ce pas là le dualisme dont souffre avant tout notre civilisation occidentale toute entière, n'est-ce pas lui qui partage dans la sincérité de leur âme les défenseurs honnêtes de notre vieux régime individuel et ceux du socialisme? C'est que nous touchons ici dans l'évolution de l'Humanité à une phase aussi inévitable pour elle qu'elle l'est dans le progrès de l'individu. Il a fallu que les volontés s'affermissent, que la personnalité se confirme dans son unité, parce que, nous ne pouvons trop le répéter : c'est par l'individualité et dans l'individualité seulement que la Divinité peut se réaliser. Il a fallu que les races se séparent les unes des autres, parce que leurs caractères multiples sont également nécessaires à l'expression des divers attributs divins, et les peuples dispersés sont entrés en guerre pour leur liberté; les nations se sont formées, *personnifiées* dans la lutte.

Il a fallu que le citoyen s'affranchisse de son souverain quand celui-ci, dans l'abus de la puissance sociale qui lui était confiée, n'a plus écouté que son propre intérêt, et les révolutions n'ont pas cessé ou ne cesseront pas de bouleverser les Etats jusqu'à ce que la liberté individuelle du citoyen soit affermie.

Il a fallu, il faut encore que le citoyen s'affranchisse de la tyrannie du concitoyen que ses facultés ou sa naissance ont placé ailleurs que lui dans la hiérarchie sociale, afin que la

liberté personnelle soit complètement assurée, car il n'y a pas de besoin plus pressant, après celui de la défense de la vie elle-même, que celui de la personnalité. Et les classes sociales sont entrées en guerre et y resteront jusqu'à ce qu'aucun abus de pouvoir ne blesse cet instinct invincible. L'anarchisme, de nos jours, n'est que la manifestation déréglée, passionnelle, de ce terrible désir.

Il en est ainsi par toutes les raisons que nous avons développées dans l'entretien précédent afin de montrer que la première nécessité de la manifestation divine est la multiplicité d'individualités variées et puissantes et c'est le principe de division, de *volonté*, qui accomplit cette grande œuvre dans le monde ; c'est lui, nous l'avons vu, qui opère le premier dans le Cosmos pour y éveiller le désir, le vouloir, l'activité dans l'inertie.

Mais un jour arrive où il faut de toute nécessité qu'il soit dominé et contraint à se retirer, sous peine de détruire par l'excès même de sa force, l'œuvre universelle qu'il a préparée, car cette œuvre ne peut être réalisée que par la synthèse harmonieuse des individualités personnelles. Persévérer dans l'individualisme quand son unité est atteinte, c'est transformer Lucifer en Satan ; c'est créer le mal qui va se dévorer lui-même ; c'est replonger dans les ténèbres du Non-Etre, l'inertie appelée à la Vie et à la Lumière ; c'est le comble du désordre et de la cruauté.

C'est pourquoi rien n'est plus détestable, malgré sa grandeur et sa beauté, et plus révoltant pour l'Homme, que l'Homme dont la personnalité affermie, complète, met au service de son seul égoïsme la puissance mentalisée d'une volonté implacable.

Voilà donc cette personnalité complète que nous venons de peindre exposée à voir l'éclat temporaire de sa puissance souveraine se terminer dans une ruine épouvantable sous la réaction générale des individualités qu'elle opprimait, ou pire encore, en se retournant sur elle-même.

L'histoire fourmille d'exemples de ces chutes grandioses que la poésie représente par la figure si troublante de Satan. Le *drame cosmique* nous montre par la tradition réelle, qui est l'histoire du cosmos lui-même, que cette figure, pour n'être pas unique, n'est cependant pas un mythe. Celui qu'elle nous présente sous les noms de Doh, Devo, Iaraf, et autres n'est que l'incarnation renouvelée de la plus haute puissance révoltée contre la synthèse cosmique, anxieuse de se réaliser soi-même au lieu de réaliser l'Absolu, et n'arrivant qu'à se faire dévorer par ses propres créations.

En face de cette terrible figure, de cette immense erreur, se dresse dans toute sa majesté sublime son éternel vainqueur,

l'Esprit d'universelle synthèse, l'Homme-Dieu, Krichna, Buddha, Christ, ou quel que soit son nom, Celui qui en offrant sa personne, son individualité, à l'Universalité de l'Absolu, le réalise pour l'Eternité et sauve des ténèbres du Néant toutes les personnalités qui le suivent.

Tel est le type de la perfection humaine. Il y a plusieurs étapes encore avant qu'on ne puisse l'atteindre et nous avons à voir ce qui, dans notre constitution, nous permet de le réaliser.

Quand l'homme équilibré et affermi dans sa personnalité commence à comprendre que l'égoïsme est une erreur, il croit aisément qu'il n'est tenu à rien de plus qu'au respect absolu des autres personnalités ; l'altruisme commence au sentiment de la *solidarité* qui n'est encore qu'un égoïsme bien entendu, mais qui, du moins, sent déjà l'unité des personnalités humaines.

Plus tard, il s'élève jusqu'à la *tolérance* ; déjà il souffre, il restreint ses émotions en faveur des personnalités étrangéres ; la sienne a désarmé ou, du moins, a cessé d'être agressive, elle n'est plus en garde que pour la défense.

Il atteint enfin la perfection de ce premier état quand il sait appliquer la *justice*, car cette vertu qui attribue à chacun exactement ce qui lui est dû en tous ses états d'être et en toute circonstance, constitue l'équilibre parfait des personnalités individuelles.

Cette assertion demande cependant a être expliquée ; plus d'un lecteur, en effet, sera tenté, peut-être, de placer la *charité* au-dessus encore de la justice, en désignant par ce mot cet amour du prochain qui nous porte à sacrifier notre personnalité au profit de quelque autre. Il est très important de s'entendre à ce sujet : Il n'y a rien de plus indispensable que l'Amour ; la doctrine Cosmique qui assigne pour but ultime de toutes choses l'Unité dans l'harmonie des synthèses ne peut manquer de proclamer ce principe ; elle le répète à satiété. Elle exigera donc rigoureusement de ses disciples l'amour du prochain comme la première condition de leur admission ; l'un de ses adages est même qu'*il n'y a pas de loi supérieure à la Charité*.

Mais, en même temps et par la même raison, elle doit exiger aussi impérieusement l'*Equilibre*, sans lequel il n'y a pas d'harmonie possible. Or, la charité équilibrée par la sagesse n'est pas autre chose que la *justice*.

Les anciens l'ont définie en des termes fort clairs ; " *Neminen lœdere, suum cuique tribuere* " Ne faire tort à personne et attribuer à chacun ce qui lui appartient. Voilà, en effet, la double face de la justice ; elle ne consiste pas seulement dans la précaution toute passive de ne blesser

personne dans l'exercice de notre liberté, elle nous oblige aussi à cette activité dévouée, aimante qui s'emploiera, qui se privera, qui se sacrifiera, s'il le faut, pour accorder à tout ce qui n'est pas elle, ce qui lui est dû. Tout le monde entend bien ici, qu'il ne s'agira pas seulement de propriété matérielle, mais de tous les droits que peuvent engendrer les qualités, les attributs propres à la personne d'autrui. C'est ainsi que le soldat qui se dévoue pour sauver son général accomplit un acte de justice. La sagesse condamnera au contraire le général qui, pour sauver l'un de ses soldats, exposerait sa vie nécessaire au salut de l'armée toute entière.

Peut-être admirera-t-on davantage l'Homme qui, sans considération de son propre salut, va s'oublier pour sauver le premier venu de ses semblables en danger, mais il est aisé de voir qu'on ne fera dans ce cas que céder à l'entraînement d'une passion désordonnée ; c'est l'excès même de cet amour, c'est le courage du sauveur qui nous aura ravis, et quand la réflexion viendra, les plus enthousiastes seront les premiers peut-être à blâmer sa témérité. Si sublime qu'ait été l'acte chevaleresque toutes les fois qu'il était juste, la Sagesse l'a réduit à sa véritable mesure quand elle a forcé le monde entier à applaudir au bon sens de Sancho Pança et à huer la folie de Don Quichotte. Ce n'était pas sans raison que Platon voulait chasser de sa république le poète si facile à l'illusion ; ce grand artiste initié savait bien qu'il n'y a pas de perfections sans équilibre, et que l'Amour même peut se désordonner s'il n'écoute la Sagesse ; aussi aurait-il assurément approuvé ce second adage de la doctrine Cosmique :

La justice est le plus haut degré de la Charité.

C'est la meilleure directrice de notre conduite envers les autres individualités personnelles ; mais il y a des personnes plus étendues que l'individu et le Sage doit encore penser à celles-là.

Il entrera donc dans la seconde phase de son développement quand, au lieu de se borner à son entourage immédiat, il commencera à se consacrer avec dévouement à la justice sociale, au fonctionnement et au progrès de la société tout entière. Deux nouveaux écueils l'attendent alors : il lui sera très difficile de se préserver de l'ambition personnelle, quand la puissance étendue dont il va se trouver revêtu viendra l'éblouir. En sens contraire, un dévouement aveugle, une confiance exagérée dans cette même puissance, pourront l'entraîner vers une sorte de patriotisme ou de philanthropie désordonnés qui dissiperont ses forces dans le déséquilibre. Il n'y a qu'à consulter l'histoire de tous les temps pour trouver des exemples de ces deux sortes de désordre et

surtout du premier, le plus naturel à la faiblesse humaine. Ils sont si nombreux qu'on ne sait lequel rappeler, chacun en retrouvera dans sa mémoire.

C'est que l'homme qui passe du premier degré de la sagesse à celui du dévouement humanitaire, n'a pas suivi la voie la plus sûre ; les difficultés sont si grandes ici, les problèmes si complexes, les tentations si pressantes, qu'on ne peut les aborder avec sûreté sans s'être affermi longtemps dans le silence et le recueillement par la pratique du degré suprême de la Sagesse, l'Initiation. Aussi les peuples de l'antiquité qui nous étonnent le plus par la grandeur et la durée de leurs institutions : la Chine, l'Assyrie, l'Egypte, avaient-ils pris pour règle de ne confier la souveraineté qu'à des initiés sortis de leurs sanctuaires, et leur décadence n'a commencé qu'au jour où ces initiés eux-mêmes ont failli à ce devoir par faiblesse ou par erreur, ainsi que l'a si bien établi le M[is] de St-Yves dans sa célèbre *Mission des Juifs*. Le Christianisme s'est inspiré d'abord des mêmes principes ; dire pourquoi il y a échoué dès ses débuts nous entrainerait beaucoup trop loin, nous reviendrons dès que nous le pourrons à cette question si grave et si complexe ; contentons-nous de renvoyer encore le lecteur sur ce sujet au profond auteur que nous venons de nommer. En étudiant la *Mission des souverains*, ils pourront se convaincre qu'aujourd'hui, comme autrefois, nul ne peut aborder sûrement la vie publique avant de s'être fortifié de son mieux dans les premiers degrés au moins de cette sagesse qu'enseignait autrefois le collège du Sanctuaire antique. « C'est seulement par ceux qui sont les plus perfectionnés dans chacun de leurs états que chaque état d'être peut se développer ». /*Le Drame Cosmique*/.

En vain les intelligences les plus élevées, les volontés les plus fermes se sont-elles fiées à cette habileté froide, sinon implacable, qui se flatte de remplacer la sagesse véritable par l'art d'exploiter les passions humaines. S'ils ont pu quelquefois y réussir, c'est en ayant recours aux conseils de quelques sages modestes et cachés que l'histoire n'a pas retrouvés sans peine : les Eginhard, les Lanfranc, les Albert, les Eminences grises de tous les temps. Mais en dehors *de ces exceptions*, la *politique*, comprise au sens moderne, est accoutumée à dévorer ses serviteurs ; d'un Etienne Marcel à un Napoléon, nul n'y échappe. C'est que la politique de ruse et de mensonges qui régit depuis si longtemps l'humanité est œuvre démoniaque et non œuvre de sages. Peut-être était-elle nécessaire pour diviser les peuples et les forcer à se créer de fortes personnalités, mais elle n'en constitue pas moins une chute analogue à celle que nous avons eu à représenter dès le début du cosmos, une erreur

de la faiblesse ou de l'orgueil qui transforme le principe d'individuation en principe de désordre et de destruction. Or ce principe ainsi dévié ne peut échapper à la nécessité fatale de se détruire lui-même en attendant qu'il soit définitivement vaincu par celui d'Equilibre et d'Harmonie devant lequel il fuit sans cesse.

Quel est donc enfin cet état de sagesse sans lequel ni l'Homme, ni l'Humanité ne peuvent accomplir leur destinée véritable ? Il consiste dans l'intelligence de la puissance universelle, Cause du Cosmos, dans la connaissance des destinées véritables de l'Homme et dans l'art de les accomplir en un complet dévouement à cette cause suprême. Sans doute cette intelligence est sans limites comme son objet, mais on n'est pas un sage tant qu'on n'a pas commencé à la posséder quelque peu et à en faire le but principal de son existence. Voici comment l'explique notre Doctrine :

L'Homme créé pour réaliser l'Absolu en réunissant en soi, dans une plénitude croissante d'éléments extrêmes, les deux pôles actif et passif, spirituel et matériel, l'Homme est le temple vivant de la Cause Cosmique. Nous n'entendons point par ces expressions, parler d'une simple figure, d'un symbole ou d'un idéal plus ou moins éloigné, c'est une réalité que nous affirmons, et quiconque a tant soit peu médité aura pu la vérifier quand il aura perçu les éclairs subits de raison, d'intuition, de certitude invincible qui viennent illuminer parfois l'esprit sincère en quête de la Vérité !

Nous ne pouvons trop le répéter, la constitution humaine composée d'états matériels dont les plus denses sont les plus extérieurs, renferme en son centre la Cause cosmique elle-même, représentée comme l'unité des attributs qu'elle ajoute à cette substance vivifiée. Ainsi qu'il a été rappelé au début de cet entretien, il n'est pas un atome de matière qui ne possède ce centre spirituel, il n'est pas une parcelle du cosmos où l'esprit ne se soit revêtu de la matière pour réaliser les noces éternelles et sublimes de l'Absolu. Mais à mesure que l'individu s'élève dans l'échelle des êtres, ces parcelles d'activité suprême, d'*Essence*, qui vivifient l'inertie de la substance, se concentrent davantage en un foyer dont la vivacité va toujours croissant. C'est comme une flamme ardente autant que lumineuse, que revêt l'inerte opacité de la matière, mais qui la transperce de plus en plus aussi, quand les désirs et les efforts de celle-ci la pénètrent davantage de l'élément spirituel.

A mesure donc que nous développons en nous, que nous équilibrons surtout entre elles, notre sensibilité, notre âme et notre mentalité, suffisamment abritées et servies par un

corps robuste et sain, notre Moi, notre conscience totale s'approche davantage de la matière la plus éthérée, centrale, qu'abrite la série de nos enveloppes corporelles, nous percevons de mieux en mieux la Lumière et la Chaleur du foyer cosmique qui brûle en notre sanctuaire intime, et c'est cet effort qui ouvre le chemin de la Sagesse.

Nous venons de parler d'efforts, de désirs qui, attirant la Matière vers l'Esprit, tendent à confondre l'Inerte et l'Actif. Il y a là, en effet, encore un Principe universel à ajouter à ceux qui entrent dans notre constitution humaine : le principe d'Amour, celui que notre doctrine nomme le *Pathétisme*. Le symbolisme de la Grèce antique, en sa poésie charmante, le représentait comme un enfant nu que sa mère, Vénus, l'Universelle substance, se plait à revêtir, à réchauffer ; quelle meilleure image trouver de cette nudité de la Cause cosmique qui se réfugie partout au sein de la Matière et qui la pénètre amoureusement jusqu'au plus profond de son être ?

Le Pathétisme, inséparable de l'activité essentielle, imprègne tout ce qui l'enveloppe et quand l'esprit d'individualité égoïste n'a pas brisé par la froideur de sa concentration exclusive, la série hiérarchique des matérialités, l'Amour, le Pathétisme, répandu d'un pôle à l'autre de l'Absolu, illumine et réchauffe la Création tout entière de ses rayons d'harmonique Unité.

Or, tant que notre individualité se renferme en soi-même, tant que notre volonté reste au service de notre égoïsme, ce foyer de lumière cosmique qui est en nous s'y trouve séparé comme par un gouffre de glace, de notre mentalité et par conséquent de notre Moi psychique qui l'enveloppe. Alors notre corps, comme une carapace opaque, brise le rayon de pathétisme entre notre foyer intérieur et le foyer cosmique que nous avons localisé précédemment autour de nous, dans l'espace éthéré qui sépare nos astres. Notre volonté a prétendu s'isoler, elle se trouve séparée du Cosmos, du Banquet d'amour universel et elle est menacée de périr de froid et d'inanition si elle ne reconnaît pas son erreur. Lorsqu'à l'inverse nous mettons de notre mieux notre mentalité en correspondance avec notre centre pathétique intérieur, aussitôt celui-ci, par son unité même nous met en relation avec les états supérieurs de densité décroissante qui enveloppent notre monde (1) et jusqu'au foyer de la vie totale.

Une fois de plus encore, qu'on nous permette de le

(1) Voir page 346.

répéter, ces figures par lesquelles nous tentons de nous faire comprendre, ne sont pas de purs symboles, elles essayent de traduire des réalités absolument matérielles, car tout est matière sauf l'Impensable. Les lignes suivantes du *Drame cosmique* le feront peut-être mieux saisir :

A un certain moment, Kahi, le premier Homme terrestre, reçoit l'instruction suivante d'une puissance céleste descendue pour quelque temps sur notre planète :

« *En venant ici, j'ai étudié Celui qui est auprès du Nucleolinus, l'Etre à votre similitude qui fut formé à l'endroit où IE quitta le corps pathétique arrivé à son intégrité, la forme individuelle parfaite.*

« Il est de tradition que *l'Etre éthéré fut formé dans ce corps, que l'Etre matériel fut formé en dehors du corps, et que tous deux, une fois formés, furent unis en un seul être, dans et par la force pathétique.*

« *De même que le corps pathétique fut l'intermédiaire entre les états éthérés et les états matériels, de même l'enveloppement physique de l'Homme à votre similitude est de Brah Elohim et de Brah Aoual, lequel vous est connu comme la première Emanation de l'Attribut d'Equilibre.* »

Pour comprendre ce passage il faut se rappeler d'abord qu'IE est la seconde formation d'Elohim (1), celle par qui il supplée au refus et à la chute de la première émanation, à l'origine de la présente période, ainsi que nous l'avons rapporté précédemment (2). Nous avons dit alors qu'IE, avant d'entreprendre son œuvre, avait dû remonter les divers états des matérialismes et des éthérismes, jusqu'au quatrième degré du pathétisme et que là, il avait produit un Etre qui devait être Un avec lui et assumer degré sur degré de raréfaction à mesure qu'IE pénétrerait dans les densités ; rejoindre, par conséquent, dans leur unité, la matière la plus dense à l'Impensable du Nucleolinus.

C'est de cet être qu'il vient d'être parlé à Kahi. Son enveloppement est le *Corps pathétique* qui vient d'être cité ici ; l'extrait du passage qui le concerne va nous faire comprendre l'analogie de notre corps avec cette *forme pathétique*.

Une fois produite, « *la Forme pathétique attirait à elle, comme par affinité tous les états du pathétisme, des éthérismes et des matières atomique et moléculaire (3), que la deuxième formation avait touchés, et ceux-ci pénétrant*

(1) Voir pages 75 et 80 ci-dessus.

(2) Page 261 de la présente revue.

(3) C'est-à-dire la série des états dont le tableau a été donné à la page 325, sau les trois premiers du pathétisme — tous *extérieurs* à la forme pathétique

dans la sphère dont la Forme pathétique était entourée, fournissaient en ordre tout ce qu'il fallait pour la perfection de l'Etre.

« Presque simultanément se forment les degrés de l'être intérieur plus raréfiés que la Forme pathétique, c'est-à-dire les trois degrés d'être de la raréfaction qui entourent le Nucleolinus, tandis que, de l'enveloppe extérieure étaient formés en ordre, les états d'être de moins en moins raréfiés. Après que les parties d'être se furent extériorisées et seulement après ce temps, les parties qui s'intériorisaient et se développaient furent parfaites chacune selon sa nature et sa densité; alors elles furent unies en un seul être par la forme et la force pathétiques.

Nous n'avons pas à nous occuper aujourd'hui de cet être unifié d'IE, mais seulement à comprendre par sa formation quelle doit être celle de l'Homme terrestre parce que leur processus est identique. Or, voici ce qui nous est décrit ici :

Notre corps physique est l'enveloppe du corps nerveux qui renferme l'âme, revêtement, elle-même, de la Mentalité et, au centre, est l'étincelle divine rayonnante de pathétisme; voilà l'analogue des trois degrés de l'Etre intérieur enfermé dans la Forme pathétique « l'être éthéré formé dans le corps »; seulement tant que nous restons attachés à l'égoïsme, notre mentalité et à plus forte raison les autres degrés restent isolés de leur centre divin auquel ils se refusent.

A l'extérieur de notre être, s'élèvent en sens inverse, dans notre atmosphère terrestre, d'abord les états d'être semblables à ceux que nous renfermons (physique, nerveux, psychique et mental), puis au-dessus d'eux les états supérieurs, ceux que nous comprenons par le terme ordinaire : *les Cieux*, savoir : L'Essence, l'Intelligence localisée, l'Esprit pur et l'Intelligence libre (1).

Les quatre premiers états sont en correspondance avec nos états intérieurs, par leur pathétisme ou, autrement dit, par le synchronisme de leurs vibrations; nous ne percevons les supérieurs qu'à mesure que nous nous mettons en relation avec notre centre intérieur qui leur correspond. Le passage qui précède nous montre le processus qui résulte de cette communication :

La matière des états d'être extérieurs est absorbée à travers notre enveloppe corporelle physique et vient prendre son rang en notre être intérieur ; à l'inverse notre matière intérieure mise en vibration croissante par la chaleur lumi-

(1) Voir le tableau de la page 329.

neuse de son centre divin, rayonne de plus en plus son pathétisme à travers le même corps physique en subtilisant, spiritualisant, rendant radieuse et rayonnante en tous ses états, la matière qui compose notre être individuel.

Ainsi notre corps physique est comme l'enveloppe à travers laquelle se fait ce double courant d'endosmose et d'exosmose, en même temps qu'il sert de substratum et de contenant à tous les principes supérieurs qu'il a absorbés ; il les unit intimement dans cette pénétration mutuelle qui est la réalisation divine de l'Absolu. C'est ce que le passage cité nous exprime par ces expressions : l'*enveloppement physique de l'Homme est de* Brah Elohim *et de* Brah Aoual parce que *Brah Elohim* est la puissance productrice, formatrice, et *Brah Aoual*, la puissance évolutrice, des premières créatures ; selon la traduction littérale de ces mots eux-mêmes. Voilà ce qu'est la régénération de l'Homme terrestre ; son type ultime est l'homme-Dieu au *corps lumineux*, de qui la *chair* et le *sang* sont divins puisqu'ils réalisent exactement les deux principes suprêmes de l'Absolu symbolysés par le pain et le vin : l'Inertie et l'Activité suprêmes, la Substance et l'Essence, la Matière et l'Esprit !

Voilà ce que doit être la régénération de l'Homme terrestre.

Cette régénération, une fois accomplie, entraîne des conséquences considérables qui ressortent tout particulièrement du domaine de l'occultisme. Comme l'Être, le Principe actif est le moteur par excellence du Cosmos, la source de toute force formatrice, c'est dans les états de matière les plus éthérés que se trouve aussi la force de toute formation. La communication avec ces états donne donc au Néophyte ces pouvoirs mystérieux que nous appelons encore magiques et qui ne nous étonnent qu'à cause de notre ignorance sur les états de matière où ils s'accomplissent. A mesure que l'initié s'élève il devient de plus en plus capable de manier les forces invisibles qui sont les plus puissantes aussi sur le monde visible, c'est l'illumination intérieure qui fait le Mage.

En même temps la communication avec leur source lui devient aussi de plus en plus aisée ; ce n'est pas seulement par la correspondance qu'il a établie entre son être et les sphères supérieures ; il y a une autre raison particulière. Le corps physique de l'homme régénéré ne comprend pas seulement la matière de notre corps actuel ; il y ajoute aussi, comme nous l'avons déjà dit, un état physique plus matériel encore, mais radiant, qui fournit l'enveloppe la plus extérieure, résistante, souple et lumineuse. C'est ce corps glorieux, dont l'homme a été privé par l'Hostile, et qui, correspondant en bas aux principes les plus éthérés, est seul capable de les

retenir et de les protéger suffisamment. Or, grâce à cette *aura*, impénétrable, invisible même aux êtres hostiles, l'adepte peut traverser leurs régions et s'extérioriser sans danger autant qu'il peut lui être nécessaire de le faire. C'est *le rameau d'or* des anciens, sans lequel nul mortel ne peut descendre aux enfers ou en remonter.

Si des pouvoirs si étendus sont accordés à l'Initié, c'est qu'ils lui sont nécessaires aussi pour le rôle qu'il doit remplir, à présent qu'il appartient à l'armée cosmique ; mais sa responsabilité s'en trouve étendue d'autant : Il ne peut plus disposer de sa propre personnalité pour des causes purement individuelles, quand l'Universel le réclame ; il lui doit compte de la puissance qui lui est confiée. Il se trouve exposé, d'ailleurs, aux deux dangers extrêmes que nous avons eu à signaler déjà : l'excès d'orgueil ou celui d'humilité. Ils prennent pour lui une forme particulière.

Quand il a pris conscience de la lumière divine qui est en lui, il peut se croire indigne de la représenter et vouloir s'effacer complètement devant elle. Il entend alors que le Verbe seul agisse en lui et pour lui, à sa place. Il va donc renoncer à ses propres efforts, les combattre, les repousser ; éteindre sa pensée, ses sentiments, sa propre matière intérieure ; souvent, même, surmontant les convulsions naturelles de son corps nerveux ; il martyrisera sa chair ; il assassinera cette volonté personnelle que l'Impensable avait formée en lui comme en son propre sanctuaire : Tel est le *mysticisme quiétiste*.

En sens contraire, entraîné par l'exercice même de sa puissance nouvelle, il pourra se laisser surprendre par l'impatience ; l'excès même de ses désirs, si non l'orgueil, lui donnera une confiance exagérée dans la puissance de la volonté qu'il a fortement développée par sa personnalité. Oubliant alors que cette puissance n'est fructueuse et saine qu'à la condition d'être sanctifiée par le foyer divin qui est en lui, c'est sur sa seule individualité qu'il comptera pour accomplir les prodiges qu'il commence à rechercher pour eux-mêmes ; demandant à la forme seule la puissance que son symbole n'emprunte qu'à l'esprit, il tombera dans l'exercice de la *Magie cérémonielle*. C'est ainsi que sont nées les sciences occultes, pauvre contrefaçon de la Magie réelle, de la science sacrée. Contrefaçon dangereuse, car elle ne s'exerce, en fait, qu'avec l'aide des puissances hostiles toujours prêtes à saisir l'occasion de nos moindres fautes pour se manifester.

Il n'y a de sûreté et de réalisation durables que dans l'équilibre de toutes les puissances personnelles et cosmiques.

TEXTES COMMENTÉS

LES VIES D'OUTRE-TOMBE D'ATTANÉ OANNÈS (*suite*).

Quand l'époque de sa transition fut proche, Amœdion fut terrifié par la présence des hostiles qu'il avait évoqués pour l'aider contre nous, et, dans sa terreur, il envoya chercher Mach-Mach en le priant de le protéger. Celui-ci lui répondit :

— Tout être s'attire ce pourquoi il a de l'affinité en soi ; personne ne peut rien changer à la loi d'affinité qui provient du pathétisme. Lorsque vous étiez néophyte, nous vous avons averti que vous encouragiez en vous-même des désordres qui pouvaient vous livrer au pouvoir des hostiles. Mais vous avez refusé de faire attention à nos avertissements. Ensuite, et depuis fort longtemps, en considérant le résultat de vos enseignements et de votre influence parmi les gens simples et sans instruction, vous vous êtes dit en votre mentalité : « Ils sont les instruments et les armes avec lesquels je puis lutter contre tout l'Ordre hiérarchique qui existe, afin de fonder une hiérarchie nouvelle dont je serai le chef suprême ». Seulement, en réalité, comme nous l'avons toujours vu, c'est vous qui avez été l'arme tenue par les êtres hostiles pour leurs propres desseins. L'an passé, à ce temps-ci, avant la grande fête, nous vous avons écrit ces mots :

« Le temps approche où vous ressentirez à votre tour le trouble et la crainte que vous avez causés parmi les peuples, et quand le jour de cette terreur trop bien fondée s'approchera, vous nous implorerez pour vous aider et vous protéger, mais, hélas, il sera trop tard ! Faites donc dès aujourd'hui, puisque vous en avez encore le temps, toutes les réparations que vous pourrez pour le mal que vous avez causé, car, sans réparation, il n'y a point de pardon. »

Mais maintenant, le jour est venu, et il est trop tard ! Les hostiles ne sont pas seulement hors de vous ; ils sont en vous-même, et par votre volonté et votre désir, ils ont éteint en vous la lumière divine. Ainsi, bien que nous ne vous voulions encore que du bien, nous sommes impuissants maintenant à vous aider. Vous nous appelez du reste à votre aide sans le moindre sentiment de contrition, et seulement par une

peur lamentable de l'entourage qui va vous posséder et que vous avez attiré vers vous ; car maintenant seulement vous les voyez pour la première fois, tels qu'ils sont !

Lorsqu'ils apprirent que leur chef était mourant, nombre de ses disciples s'attroupèrent auprès de sa maison et forcèrent l'entrée pour le voir encore une fois et entendre ses dernières paroles, car à cette époque les dernières paroles des grands étaient très recherchées. Mais ceux qui purent arriver jusqu'à lui furent tellement remplis de frayeur et d'horreur qu'ils s'enfuirent aussitôt dans le jardin qui entourait sa maison au milieu de ceux qui attendaient le moment d'y monter.

Alors Mach-Mach sortit et leur dit : Ecoutez mes enfants une parabole : Un homme était père de quatre enfants en bas âge qu'il chérissait tendrement. Pour les nourrir, il donna au plus jeune, qui n'avait qu'un mois, du lait d'ânesse nouvellement tiré et adouci avec du miel ; à l'enfant d'un an, du lait frais, du pain et du miel ; à l'enfant de trois ans, du lait, du pain, du miel et des gâteaux d'épices et autres aliments convenables ; pour l'enfant de sept ans, qui était l'aîné, il le fit asseoir à sa table, et lui fit servir les boissons et les mets dont il avait été nourri lui-même à cet âge, sans lui en permettre d'autres parce qu'ils eussent été trop forts pour lui.

De cette façon tout allait pour le mieux ; les enfants grandissaient et prospéraient dans la joie. Mais un jour, en l'absence du père, un voisin entra dans sa maison et dit du premier né : Comment cet enfant ne prend-il pas des mets et des boissons que l'on sert à son père ; elles sont bien meilleures que ce que l'on donne à ce pauvre petit. Il dit de même à l'enfant de trois ans : Allez manger et boire de ce que l'on donne à votre frère aîné que l'on nourrit bien mieux que vous. Puis joignant l'acte aux paroles, prenant par la main l'enfant d'un an il l'emmena pour lui faire manger du pain, du miel et des gâteaux ; il bourra même l'enfant d'un mois de pain, de lait et de miel, puis il s'en alla. Quand le père revint il trouva son plus jeune fils à demi étouffé par la nourriture qu'il ne pouvait avaler, les plus âgés tordus de crampes et de vomissements ; l'un d'eux étendu sous la table, accablé par l'ivresse du vin qu'on lui avait fait boire. Comme il se lamentait, tout désolé à ce spectacle, un voisin essaya de le consoler en lui disant : la maladie de vos enfants n'est qu'un accident passager ; demain il n'y paraîtra plus ; mais le père était inconsolable ! « Ce n'est pas, disait-il, pour leur maladie d'aujourd'hui que je suis désolé, mais pour l'avenir auquel je pense. A l'exception du tout petit, encore inconscient, ces enfants,

maintenant qu'ils ont goûté à la nourriture qui ne convenait qu'à de plus âgés, ne pourront plus jouir de celle de leur âge ; ils rechercheront avec avidité, ils mangeront, ils boiront tant qu'ils le pourront ce qu'ils sont incapables de digérer, leur santé maintenant florissante sera perdue et, avec elle, la force, le bien-être, nécessaires pour la perfection à laquelle ils avaient droit ».

« Il en est de même pour vous. A présent votre santé est ruinée, vos forces sont perdues et jamais votre faim ne sera apaisée ; chaque nouvel effort pour l'apaiser sera une souffrance nouvelle. Et qui pourra vous trouver un remède ? En fait je n'en connais aucun, je ne sais personne qui puisse vous guérir sauf vous-mêmes. Depuis qu'on vous a dit que vos désirs, que vos murmures sont la mesure et le gage de vos capacités, je ne vois plus chez vous cet élément de fraternité qui vous portait à vous estimer les uns les autres, à vous secourir mutuellement. »

« Cependant nous savons que pour la plupart, vous n'êtes point blâmables, que vous êtes plutôt la victime d'Amœdion ; il fut parmi vous comme le jardinier qui, après avoir forcé ses plantes pour leur faire produire des feuilles à l'automne, les abandonne ensuite à la neige, à la grêle, aux gelées mortelles de l'hiver ; mon désir, ma volonté est donc de vous aider de mon mieux. »

« Ce que vous avez appris ne peut plus être oublié ; les espérances, les aspirations, les désirs que l'on a éveillés en vous ne peuvent plus être étouffés ; le voile qu'on a levé devant vous illégalement, aura beau être rabaissé, ce qui vous a été dévoilé ne sortira plus de vos mémoires, mais maintenant que celui que vous avez suivi ne peut plus être jamais suivi de personne, maintenant que les êtres hostiles le désintègrent pour se revêtir de tous ses états d'être, maintenant, si vous le voulez, si vous consentez à écouter ma voix, je m'offre à me consacrer entièrement à vous pour vous conduire par des voies sages et sûres à tout ce que vos désirs ont de légitime. »

La plupart de ceux qui avaient entendu ces paroles, enchantés que l'on s'occupât d'eux ainsi, allaient se confier à la direction de Mach-Mach, lorsqu'un certain Assephedos qui espérait succéder à Amœdion comme chef du peuple, se leva et s'écria : « Ne vous laissez pas tromper ! Ne voyez-vous pas que Mach-Mach est envoyé par vos pires ennemis pour vous ramener à leur bergerie, comme des moutons égarés ? On veut vous amener subtilement et insensiblement à renoncer à cette liberté que vous venez de conquérir, pour que vous redeveniez encore comme de simples bêtes de somme aux ordres de vos maîtres ! »

Assephodos continua longtemps sur ce ton, à haranguer la foule avec violence, comme pour lui imposer par force sa volonté et ses désirs, et le peuple plia sous sa parole, comme les roseaux sous la violence d'un vent impétueux; Mach-Mach, au contraire, se contenta de leur dire : « Je vous ai parlé en toute sincérité; maintenant vous êtes libres de suivre qui il vous plaira ! »

La plupart suivirent donc Assephodos qui, dès qu'il se sentit assez fort, assuma l'office de Mage principal d'un nouvel ordre hiérarchique et depuis lors il opprima et dégrada tellement le peuple qu'il n'est plus désigné maintenant que sous le nom de Tyran.

Je vous rapporte cette histoire pour vous faire connaître le premier qui, en vulgarisant ce qu'il avait appris dans l'Ordre sacré jeta partout le trouble et la confusion, œuvre qui empoisonna ce que nous sommes accoutumés à nommer la *mentalité intellectuelle* et que vous désignez sous le nom *d'âme intellectuelle de l'Homme*.

Celui avec qui je conversais me répondit : — « Bien des choses que nous n'avions pu comprendre s'expliquent par cette vulgarisation d'une connaissance incomplète au milieu de ceux dont elle dépasse encore les capacités et qui en font leur règle pratique. »

Alors, dans le repos, je me mis à considérer avec persistance le degré de l'âme intellectuelle de l'homme terrestre, et en l'observant attentivement, je compris pourquoi les âmes intellectuelles évoluées, individualisées, par conséquent, sont si différentes les unes des autres ; pourquoi, aussi, dans l'immense population de la terre, il y a un nombre relativement si restreint d'âmes qui réussissent à évoluer jusqu'au degré intellectuel en mode individuel.

Voici, en effet, ce dont je m'aperçus : Dans la sphère de sustentation de la mère, les molécules dont le corps nervo-physique est construit, sont attirées vers l'ovule une fois qu'il est fécondé. Comme leur mouvement résulte à la fois de la nature de l'ovule et de celle de la fécondation, ou plutôt de celles de la mère et du père, ces molécules sont souvent étrangement mélangées, déséquilibrées même, car les parents ne sont que trop fréquemment dissemblables ou même en antagonisme. Et encore, qu'il y ait affinité entre les formateurs, il arrive fréquemment que les molécules constituantes de l'être formé se déséquilibrent entre elles par leur multiplication. C'était donc un sujet d'étude des plus intéressants.

Lorsque chaque cellule vivante classait les molécules constituantes de ses quatre degrés d'être (nerveux, physique, psychique et mental), je pus constater que ces molécules étaient entrées déjà, pendant des siècles et des siècles, dans

la constitution d'autres êtres vivants dont la forme individuelle, lors de sa désagrégation les avaient rendues chacune au réservoir commun de l'état de matière correspondant : les cellules mentales à la mentalité ; les psychiques à l'état d'âme comme les molécules physiques, solides, liquides ou gazeuses retournent aux masses gazeuses, liquides ou solides. Je compris qu'ainsi la matérialité de l'Azerte est évoluée sans cesse, en ses quatre degrés, pour la formation, la désintégration et la reformation des êtres individuels. (1)

Fort intéressé par ces remarques, je poursuivis attentivement mes observations et je vis que la densité moléculaire du degré nerveux, dans le mouvement plus ou moins rapide de ses pulsations et de ses ondulations, différait de celui des degré mental, psychique et physique, en ce qu'il était giratoire. Je pus m'en convaincre avec certitude, mais sans réussir à en discerner la cause. Je demandai donc à l'habitant de cette région qu'Aba avait laissé près de moi :

« Si vous le pouvez, mettez-moi, je vous prie, en état de sommeil afin que je puisse trouver la cause d'un effet qui m'est visible mais que je ne puis m'expliquer. »

Il mit sa main droite sur mes yeux en me disant : — Il n'est pas à souhaiter que vous vous endormiez et que vous passiez d'un état à un autre pour voir ce que vous désirez, car vous pourriez ainsi vous fatiguer et vous affaiblir, or, il vous reste à faire un voyage long et pénible. Ouvrez donc les yeux et voyez dans votre état présent.

Ma vision ainsi fortifiée, je pus comprendre que le mouvement secondaire et giratoire propre à la matérialité nerveuse était causée par des animalcules infimes de la couleur et de la nature de ces êtres plus grands que j'avais rencontrés au début de mon voyage extra-terrestre. Semblable aux instruments par lesquels le savant terrestre rend visibles les innombrables particules qui diffusent la lumière de notre atmosphère, la main de mon guide posée sur mes yeux me faisait apparaître non seulement le degré de l'âme intellectuelle de l'être terrestre, mais aussi les degrés plus matériels. Je pus ainsi reconnaître clairement que le degré nerveux de la matérialité physique, lui-même, est plus ou moins imprégné et infecté par ces animalcules semblables à la larve qu'engendrent les débris de la désintégration.

Pour la première fois, je compris par là, ce qui est reçu par nous au sujet de certaines précautions prises dans la réception des émanations produites par les formateurs ; elles

(1) Cette réincarnation des molécules, qui a lieu jusqu'à ce qu'elles arrivent à un être qui peut se rendre immortel a pu donner l'illusion de la réincarnation des individus eux-mêmes, depuis longtemps désintégrés.

sont rappelées dans ce passage du chant de Kaheu à Kahi ; « Tu es digne de toutes louanges, de tout honneur et de « toutes actions de grâce, car voici que tu m'as préparé un « corps. » Je me souvins alors de ce qui m'avait été affirmé dans les divers récits, les plus authentiques, de formation : Pendant la production du degré nerveux de l'être nervo-physique, qui est la plus longue et la plus laborieuse de toutes, la formateur revêt d'une enveloppe incolore mais très lumineuse la sphère de sustentation dans laquelle il attire la matière moléculaire pour construire les cellules de sa formation. Des voyants ont décrit cette enveloppe comme ayant l'apparence du fer fondu et chauffé au blanc. Le degré nerveux de la matière n'est utilisé qu'après avoir traversé cette enveloppe éclatante et consumante, qui la purifie. (1)

Pour la première fois aussi je sus apprécier complètement l'importante et immense différence qui distingue les capacités des êtres humains pour l'évolution, selon la qualité de leur état nervo-physique : Les uns, et ce sont les plus nombreux, sont engendrés, construits et mis au monde de la même façon que les mammifères autres que l'Homme, tandis que pour quelques-uns, fort rares, la mère sait, avant la conception, que leur état nervo-physique est destiné à la réception, l'incarnation ou la réincarnation (2) d'un être pour lequel le corps est spécialement préparé. La mère, qui doit, nécessairement, être une sensitive élue de l'ordre le plus élevé, concentre sur le corps de son futur enfant ses propres forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale, et ces forces sont comme une flamme d'amour, de lumière et de vie que rien d'impur ne peut traverser.

Elle est très belle la tradition concernant le fils né de Vofhi et de l'Etoile de Lumière, lorsqu'il voyagea au royaume neigeux d'Abiad et que les sages, les voyants, les savants les plus renommés vinrent de toutes les parties de la terre pour le recevoir et lui rendre hommage. (3) A son approche,

(1) Ces détails expliquent l'institution du baptême, qui est un exorcisme contre ces larves (notre tache originelle). Ils montrent aussi les dangers de la magie cérémonielle opérée par tout autre qu'un initié de haut rang. Ils font comprendre enfin tout ce qu'il y a de grave et de sacré dans l'acte de la conception, dont Attanée va du reste parler aussi.

(2) Observer cette distinction de la *réception*, de l'*incarnation* ou de la *réincarnation* d'un être d'ordre supérieur, nous en avons déjà parlé plusieurs fois ; on trouvera plus loin, dans ces mémoires, la description détaillée de ces naissances exceptionnelles.

(3) *Vofhi* est le fils de *Fohi*, formation lui-même de *Chi*, le descendant de Kahi et à qui celui-ci, avant sa mort, attribue le gouvernement de l'Asie Orientale.

Abiad est un autre descendant de Kahi, à qui est attribuée, dans la distribution générale des dominations primitives, toute la région des neiges éternelles.

Il sera parlé, par la suite, de ces personnages Cosmiques des premiers temps.

élevant la voix en un seul chœur, ils s'écrièrent : « Béni le « sein qui t'a porté ; bénies les mamelles qui t'ont nourri ! » Ces hommes savaient bien qu'aucun être hostile n'aurait pu pénétrer dans cette sphère vivante de sustentation qu'est le sein de la mère où son enfant avait été formé, ni dans le lait de cette mère qui l'avait élevé après sa naissance.

Je songeai alors comment tout ce que Doh et les hostiles avaient fait pour la dégradation de l'Homme peut être transformé et utilisé pour son exaltation. Après avoir dépouillé l'Homme de son véritable enveloppement physique, il l'a revêtu de telle façon que ses fils soient, à quelques exceptions près, dues à des moyens occultes, conçus et nés comme les petits des animaux. (1) Et cependant, il n'y a peut-être pas de sphère de sustentation (2) aussi sanctifiée et aussi sûre que celle de la mère quand elle est enveloppée comme d'une auréole par l'aura protectrice d'amour, de savoir et de puissance de celui avec qui elle est unie en dualité d'être ; ces forces vivantes et vivifiées sont comme un feu de purification que rien d'impur ne peut traverser pour atteindre l'enfant chéri, être de leur être unifié.

LE DEGRÉ DE L'AME DES SENS. (3)

Après cela je m'éveillai et repris mon voyage de retour à la terre. Celui qu'Aba avait laissé près de moi parla aux dix-huit qui portaient les quatre à ma similitude et leur commanda de rester dans le degré *intellectuel de l'âme* pour attendre qu'on leur dit de venir nous retrouver. En me souvenant de ce qui leur était arrivé dans le degré sensuel de la *mentalité* je compris que, bien que ceux auxquels ces formes avaient appartenu en fussent séparés, néanmoins il était mieux qu'elles ne s'attardassent point dans le degré sensuel de l'*âme*, autant pour leur propre bien-être que pour m'assurer le calme nécessaire à toute investigation sérieuse.

Dès mon entrée dans ce degré de l'âme des sens, j'éprouvai une vive sensation d'excitation générale. J'étais entouré d'une chaude lumière rose semblable à la douce ardeur du

(1) On voit ici comment la " *tache originelle* " dérive de la chute et comment elle se rattache à l'acte de la conception. Elle consiste dans l'occupation de notre degré nerveux par l'hostile ; elle est le fruit d'une de ses principales victoires sur l'Homme.

(2) Dans tout acte de formation, le formateur protège son œuvre contre le milieu ambiant au moyen d'une enveloppe où le formé est nourri, développé, achevé en sûreté : C'est cette enveloppe qui est désignée sous le nom de *sphère de sustentation*.

(3) Le degré le plus inférieur de l'état psychique.

de parfums exquis des mélodies, des harmonies douces et ravissantes. En ouvrant les lèvres pour exprimer à mon compagnon mon admiration de cet état délicieux, il me sembla que je buvais avec l'air les saveurs les plus exquises. Je m'arrêtai pour jeter un coup d'œil autour de moi, pour admirer les teintes rosées de cet air parfumé, et je vis que le sol où je marchais était jonché de fleurs, que les eaux d'une large rivière coulaient calmes auprès de moi ; à l'ombre de magnifiques arbres chargés de fruits, je voyais quantité de belles formations, des hommes, des femmes, des enfants d'une beauté exquise ; des insectes minimes, mais des plus jolis, planaient dans l'air embaumé en étalant leurs ailes diaprées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ou posés, sur les fleurs ajoutaient à leur parfum coloré l'éclat de toutes les gemmes. Dans les arbres, des oiseaux au plumage éclatant voltigeaient au milieu des fleurs et des fruits, ou posés, égayaient le bocage de leurs chants mélodieux.

Dans la variété superbe de ces formations, je reconnus ce degré d'une terre raffinée, éthérée, idéalisée, dont j'avais si souvent reçu la description des lèvres de sensitives entransées, où si souvent aussi les voyants s'étaient éveillés. C'était le milieu dans lequel j'avais pensé me trouver immédiatement après que j'aurais quitté le centre vital de mon être nervo-physique.

Tout étonné, après ce que j'avais éprouvé depuis que j'avais quitté la terre, de rencontrer au-delà des régions de Doh et de ses armées, des scènes éthérées si semblables à celles de la terre, je jetais tout autour de moi des regards joyeux. Je me sentais heureux de revoir un ciel, des nuages, de l'eau, des forêts, des hommes, des femmes, des enfants, toute espèce de formation enfin quelque peu semblables à celles de la terre où j'avais vécu pendant des siècles.

Après quelque temps, je dis à mon compagnon : « Me voici entouré de tout, ou du moins d'une grande partie de ce que, en pensée au moins, je m'étais accoutumé sur terre à rencontrer de ce côté ; seulement tout est raréfié et idéalisé. Tout m'est donc familier, chaque regard me met en face de quelque ancien ami.

— Mais, contrairement à ce que vous éprouviez sur terre, vous n'êtes jamais en face d'aucun ennemi, vous ne voyez même rien qui ne soit en affinité avec l'âme sensuelle.

— C'est vrai, répondis-je, et c'est ce qui cause ma satisfaction ; sur terre, si nous nous mêlons librement aux autres formations, quel que soit l'état de leur développement, nous rencontrons toujours au milieu d'elles, sinon de ~~soleil couchant. Ce contact même de l'air était comme une caresse moelleuse et embaumée ; il m'apportait au milieu~~

la répugnance, au moins quelque antipathie ; ici, au contraire, tout s'harmonise avec ma sensitivité. Que ce lieu est beau !

— Dites plutôt, répliqua-t-il, qu'elle est belle la partie de ce lieu avec laquelle mon aura, relativement restreinte, me met en rapport. Ici, chacun trouve, en entrant, le milieu qui correspond à son entourage terrestre ; non pas peut-être à ce qui l'environnait réellement, mais plutôt au milieu qui était son idéal. Puis, me jetant un regard interrogateur, il ajouta : N'avez-vous pas cherché la solution de ce problème ?

— Quel problème ? demandai-je.

— Celui de savoir comment vous voyez une certaine partie de la terre, comment, pour un instant, vous embrassez pour ainsi dire toute son étendue. De même, à ce que m'a dit Aba, lorsque vous traversiez l'état de la mentalité vous avez vu les habitants du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest.

— En vérité, répondis-je, mes pensées ont été tellement absorbées par un intérêt aussi vif que profond pour mon entourage immédiat, que je n'ai pas eu le loisir, ni même la pensée de rechercher les causes des effets dont j'étais témoin, autres que celle de ce mouvement d'atomes vivants que j'observais dans le degré nerveux. Mais, à présent, en vous entendant, je trouve en effet aussi étrange qu'inexplicable, d'apercevoir la terre de ce degré qui en est séparé par la région des hostiles et des larves.

— Vous n'êtes cependant pas le seul, me dit-il, qui l'ait ainsi vue, même de l'état de mentalité ; quantité de voyants qui étaient encore dans leur corps terrestre ont aperçu d'ici votre globe, non seulement comme s'ils y étaient, mais bien plus clairement même ; selon leurs propres expressions, leurs yeux étaient ouverts ; non les yeux du corps, mais ceux de l'âme ou de la mentalité.

— Leur expérience, cependant, répliquai-je, n'est pas semblable à la mienne : ces voyants encore attachés au corps matériel de l'Azerte, étaient en connexion avec la terre, par union pathétique ; si bien que si cette union eût cessé ils auraient subi la désintégration. Au contraire, et bien que je ne le perçoive complètement maintenant que pour la première fois depuis que j'ai traversé la région des larves, j'ai perdu mon enveloppement matériel, et, avec lui les organes des sens qui me mettaient en rapport avec ce degré plus dense de la matière ; expliquez-moi donc, je vous prie, par quel moyen je vois la terre.

Mais il ne me répondit pas.

Nous poursuivîmes notre route en silence et tandis que nous avancions dans ce milieu qui m'était si familier et si agréable, mon plaisir fut troublé par le sentiment instinctif

que mon compagnon me considérait en quelque manière comme peu satisfaisant. Enfin il rompit le silence, mais ce n'était pas pour m'aider dans la solution du problème sur lequel il avait appelé mon attention.

— Tout être organique individuel a son âme des sens plus ou moins évoluée ; le degré sensuel dans l'état psychique contient donc toutes les formations dont les êtres hostiles ne sont pas les formateurs.

— Mais, dis-je, puisque tous les êtres humains ou autres, possèdent une âme des sens, même ceux qui ne sont pas de bonne volonté et qui, par suite, se trouvent nécessairement sous l'influence de l'hostile, si même ils ne sont pas nés de lui, dans leur semi-matérialisation, et puisque la région que nous traversons n'est peuplée que d'êtres de bonne volonté, n'existe-t-il pas dans l'état psychique quelque autre degré sensuel qui soit en affinité avec l'âme des sens de ceux qui appartiennent à l'hostile, par formation ou par assujettissement ?

— La grandeur de l'origine de Doh ne doit jamais être oubliée, me répondit mon compagnon : C'est un sage proverbe que celui qui nous dit qu'il vaut mieux prendre garde à ses amis qu'à ses ennemis.

La région occupée par Doh est parfaite en elle-même et disposée en un ordre hiérarchique qui comprend ses états et ses degrés. (1) On y trouve tous les états depuis celui de l'Esprit jusqu'à celui nerveux qui est là le plus matériel et le plus dense ; et chacun de ces états y a ses trois degrés d'être : le mental, le psychique et le nerveux ; il y manque seulement, en chaque état, le quatrième degré, celui nervo-physique. (2)

C'est précisément dans l'intention d'obtenir ce degré nervo-physique, dans le fallacieux espoir de l'arracher à l'Homme, que les hostiles dirigent toute leur puissance sur le domaine sphérique matériel. Leur seul moyen de semi-matérialisation se trouve jusqu'à présent dans les auras des êtres individuels terrestres, et parmi ces êtres l'Homme est, de beaucoup, leur préféré (3) : quant à leur désir de vivre en hommes sur la terre c'est une chose beaucoup plus difficile à atteindre pour eux parce qu'ils ne peuvent l'effectuer qu'en possé-

(1) Ils ont été décrits pages 209 à 224 et 273 à 278 de la Revue.

(2) On s'expliquera aisément par ces descriptions à quelles réalités correspondent les croyances populaires sur le paradis ou l'enfer qui attendent l'âme après la mort.

(3) Il est important de se rappeler que cette aura leur est impénétrable par elle-même ; ils n'y peuvent entrer que du consentement de l'être terrestre ou par surprise et par exemple dans le cas qui va être rappelé. C'est cette occupation qui constitue la *possession*.

dant l'état nervo-physique de ceux qui viennent d'en être séparés, en prenant leur place en cet état.

Une pareille prise de possession des corps humains était impossible autrefois, au temps où ceux qui ont la connaissance et la puissance véritables étaient revêtus de l'autorité. Sachant l'imminence et la gravité du danger de ce qui est connu sous les noms de *possession* et de *substitution*, ils faisaient veiller pendant huit jours le corps de la plupart des morts, afin de préserver tout ce qui pouvait s'attarder de matérialité du degré nerveux dans les centres vitaux. (1) Quant à ceux qui continuaient à vivre en des états d'être plus raréfiés, soit par suite de leur origine supérieure, soit en conséquence de leur évolution (2), leurs corps étaient conservés à perpétuité.

Mais aujourd'hui que ceux qui ne sont pas instruits occupent de plus en plus fréquemment les plus hautes situations, aujourd'hui que ceux qui ont la connaissance et la puissance véritables semblent retirés dans l'ombre et le silence, attendant et veillant ; aujourd'hui, le corps de l'Homme n'est considéré que comme de la terre et rien de plus, et on le rend à la terre avant que le corps nerveux ait quitté les centres nerveux même les plus petits ; quant aux corps des mammifères dont la vie semble retirée, on les abandonne même en plein air.

— En effet, répliquai-je, ce fut un des premiers soins d'Amœdion de qui je vous ai rapporté l'histoire d'abolir, parmi ses disciples, la veillée de huit jours sur les corps humains et de prohiber leur conservation. Il abolit aussi l'ancienne loi qui défendait que le corps de tout mammifère qui avait péri fût conservé dans son intégrité après le coucher du soleil (3) ; elle prescrivait aussi que le sang de tout animal abattu pour être mangé, fut répandu à terre tandis qu'il est encore liquide et clair comme l'eau, parce qu'il est à craindre que quelque être plus raréfié ne soit capable de s'emparer de la vitalité renfermée dans ce sang, et qu'il lui est aisé de la capter sous certaines conditions, comme lorsque ce sang est renfermé dans un vase.

Chaque âge a pu vérifier successivement la vérité de cette

(1) On pourra retrouver ici la raison de rites funéraires qui ont survécu à leur explication, comme la veillée des morts, la réclusion des proches dans la solitude et le silence et autres coutumes anciennes ou modernes.

(2) Selon la race d'hommes à laquelle ils appartenaient (voir page 195 ci-dessus, cette distinction qui, par corruption, engendra plus tard les castes fermées)

(3) On sait que l'obscurité est favorable aux larves.

prophétie de Kaheu (1). « Le temps viendra où notre lutte « sera non seulement avec les principautés et les puissances « de l'ennemi invincible, mais avec des hommes possédés ou « influencés par ceux qui occupent les hautes régions. » (2)

A ce moment, mon compagnon mit son doigt sur ses lèvres en signe de silence et je m'aperçus que nous étions arrivés sur les confins de ce degré psychique, là où dorment les guerriers veillés par des gardiens qui appartient à l'état de l'âme. (3) Nous passâmes rapidement et en silence à travers cet endroit de repos des âmes ; c'était de toutes les régions que j'avais traversées en état de conscience, celle qui m'avait intéressé le plus profondément parce que je savais que la connaissance de cette région me permettrait de rechercher par expérience pratique la solution des questions capitales pour la compréhension de l'état d'Homme.

LE LIEU DE REPOS DES AMES.

Enfin, dans mon voyage de retour vers la terre, je me retrouvais donc au milieu de ces âmes duelles qui se reposaient, jusqu'à ce qu'elles fussent incarnées ou réincarnées sur la terre. Debout au milieu d'elles, je songeais à tout ce qui avait été reçu ou imaginé à leur propos ; c'est un sujet si important, qui touche de si près la fin et les destinées de l'Homme ! Et absorbé dans des pensées plus variées et plus graves que la parole ne pourrait le dire, je me sentis pénétré jusqu'au plus profond de mon être par une solennité majestueuse. Je me tenais ainsi dans le silence, loin de mon compagnon.

Je veillai et j'attendis pendant un temps qui, autant que j'en pouvais juger, me sembla d'environ trois jours et trois nuits, et alors une voix semblable au roulement lointain du tonnerre s'éleva je ne sais d'où et semblait remplir les cieux ; voix douce et profonde qui me dit : « Deux âmes qui sont comme une vont descendre pour être réincarnées sur terre ».

A ces mots, je me mis à supplier, je ne sais ni qui ni quoi, en disant mentalement : « Oh ! qu'il puisse m'être permis « d'assister à la descente de ces âmes, de pouvoir observer

(1) *Kaheu*, que nous nommons ordinairement Caïn est le fils de Kahl qui a été l'objet du 7e rejet par l'Hostile. Son séjour fut dans la lune que ce 7e rejet sépara de la terre.

(2) Le temps doit venir, même, où l'Hostile principal réussira à s'incarner en homme sur terre, et ce sera le signal de la lutte finale. C'est ce que décrit l'Apocalypse et ce que représente la prophétie de l'Ante-Christ.

(3) Ils ont été décrits, page 280.

« par moi-même et apprendre comment se fait leur réin-
« carnation. »

Alors, dans cette lumière calme d'une teinte blanche et douce à travers laquelle je distinguais toujours les scènes de la terre, je vis deux de ceux qui se reposaient emportés, chacun par son gardien, vers l'endroit qui se trouve immédiatement au-dessus du palais de Kahi (1). Leurs gardiens les portèrent vers un nuage de teinte carmin suspendu au-dessus de ce que je pensai être le centre du palais et je les perdis de vue quand elles furent couvertes de ce nuage comme d'un voile.

Il s'écoula ensuite un espace de temps qui me parut durer comme sept jours et sept nuits, et sans cesse je veillais et j'attendais.

Puis je les vis quitter le nuage de couleur carmin ; ils étaient seuls maintenant, et, la main dans la main, ils s'avançaient vers la région habitée par Ad-Ad avec les intelligences libres que leurs semblables avaient rejetées. Cette région resplendit d'une lumière saphirine claire ; la voûte de son ciel brille des couleurs de l'arc-en-ciel. Quand ils arrivèrent, je vis venir à leur rencontre un être de qui la figure était voilée, couvert de vêtements blancs comme la neige dans l'ombre : il tenait dans ses mains un enveloppement blanc aussi, de la même teinte douce et pure que sa robe. Quand je le vis debout, devant ces deux êtres, qui étaient comme un seul, à la majesté de sa présence, et à la lumière légère de son auréole des couleurs de l'arc-en-ciel, je reconnus *Ad-Ad*, le Prééminent.

— « Vous êtes bien venu, cher petit, » leur dit-il d'une voix qui, à mes oreilles, résonna comme la musique la plus douce. « N'est-il pas écrit qu'au jour où le lion et l'agneau
« se coucheront côte à côte, lorsque du fond de la vallée
« jusqu'au plus hauts sommets, rien ne subsistera qui
« puisse nous faire du mal ou nous détruire quand nous
« voulons monter, — n'est-il pas écrit que ce jour-là, un
« petit enfant nous conduira ? »

A ces mots, il couvrit ses mains du voile doux et blanc comme la neige dans l'ombre et soulevant dans ses bras les deux petits êtres, il les porta à travers son royaume. Tandis qu'ils s'y avançaient, les armées innombrables se tenaient rangées de chaque côté de leur chemin et tous saluaient. Etait-ce pour Ad-Ad, ou pour les petits ? C'est ce que je ne saurais dire.

Quand ils furent près du palais de Kahi je vis de nouveau

(1) Voir pages 217 et suivantes.

le nuage à teinte rose suspendu au-dessus du centre du palais, et de nouveau ce nuage les voila. Après quelque temps je vis Ad-Ad en sortir seul et je compris que ceux qui descendaient vers la terre étaient entrés dans le palais central pour y être reçus par Kahi et Kahie.

A ce moment, le compagnon qu'Aba m'avait donné s'approcha et me dit : « Reposez-vous maintenant et dormez de peur que vous ne soyiez fatigué et que le voyage qui vous reste à accomplir ne soit au-dessus de vos forces, car nul ne sait à quel moment ceux qui sont entrés dans le palais en sortiront et vous pouvez être assuré que lorsqu'ils sortiront, je vous en avertirai. Je me reposai donc, heureux de pouvoir entrer en sommeil, car j'étais vraiment bien fatigué de ma longue veillée.

Combien de temps je fus endormi, je ne saurais le dire ; je fus réveillé par la voix de mon compagnon qui, m'appelant par mon nom, me dit : « Les petits sont sortis du palais ». Je regardai aussitôt, et j'aperçus un homme et une femme vêtus de cramoisi, portant chacun dans ses bras l'un des deux enfants revêtus maintenant de l'état nerveux ; à leur stature, je devinai que cet homme et cette femme étaient Kahi et Kahie.

Quand ils furent arrivés à cette région des eaux que j'avais traversée autrefois, ils déposèrent les enfants, et les baisant au front avec une grande tendresse, ils leur dirent comme d'une seule voix : « Allez vers la terre, et réincarnés, luttez et souffrez pour sa restitution ainsi que pour celle des hommes vos semblables !

Ad-Ad, qui veillait, ajouta :

— Quel autre que de tels enfants oserait plonger sa main dans l'antre du basilic ?

Quant à moi, en les voyant s'approcher des nuages ondulants et onctueux qui tournaient avec rapidité à la surface des grandes ténèbres et de la lumière sombre où les éclairs rouges, en illuminant de temps en temps les nuages, font paraitre l'obscurité plus ténébreuse encore, en entendant les voix, les cris sauvages, les grondements de tonnerre qui s'élevaient de ce gouffre, je me sentais tout tremblant pour ces petits êtres qui allaient pénétrer seuls dans cette région des hostiles.

M'adressant à Ad-Ad je ne pus m'empêcher de m'écrier :

« Ne les protégerez-vous pas de Doh et de ses armées terribles, vous qui, seul, en êtes capable ? »

Mais il ne parut pas m'entendre.

La main dans la main, les deux petits passèrent donc dans

la région de l'hostile et les nuages, la lumière sombre, les ténèbres les dérobèrent à ma vue.

— Veuillez, dis-je à mon compagnon, mettre votre main sur mes yeux comme auparavant pour qu'il me devienne possible de voir ces petits pendant leur voyage à travers cette région des hostiles.

Mais il me répondit : — Non pas ! Vous devez vous réincarner vous-même ; par nécessité vous traverserez bientôt cette région ; à chaque jour suffit la connaissance du mal qui lui correspond.

Reposez-vous plutôt dans le sommeil pour le moment, afin que vous ayiez la force nécessaire au voyage et lorsque ces enfants auront traversé l'empire de Doh avec la région des êtres semblables à la larve, approchant le but vers lequel ils tendent, vous pouvez être assuré que je vous éveillerai.

Surmontant donc mon désir par la force de ma volonté, et convaincu de la sagesse de ce conseil, j'entrai en sommeil pour me reposer.

Quand je me réveillai, à l'appel de mon gardien, voici ce que je vis, réfléchi comme dans un miroir, dans une sorte de vapeur rose.

Une grande chambre haute et magnifiquement meublée, dans un palais royal, en Orient. Les plus grands, les plus sages, les plus nobles du royaume sont rangés, debout autour d'un lit dont les riches rideaux violets retombent d'un dais d'or garni de gemmes.

Sur ce lit est étendue la jeune femme du Roi, qui assis à côté d'elle, la regarde d'un œil anxieux, le visage plus pâle que celui de la patiente.

« Ayez bon courage, lui dit-il, ô ma bien-aimée, le fils qui va nous naître, n'est pas, vous le savez, comme tout autre ; c'est l'enfant promis.

Elle répond : — Tout mon être tressaille de joie, car je sais que l'être de notre être que j'ai porté dans mon sein et nourri de la vitalité de mon sang sera uni avec un plus grand qui l'a attendu dans le degré de l'âme ; il sera là, au moment de la naissance de notre enfant, et, revêtu de l'état nerveux il pénètrera le corps de l'enfant qui est de notre chair et de notre sang, qui provient de tout notre être, nerveux, psychique et mental. Ils seront ainsi deux en un.

— Il est reçu par nous, dit le Roi, qu'avant la naissance d'un enfant qui est ainsi uni à un réincarné, deux noms sont prononcés dans le ciel psychique. Ce sont les noms de deux êtres qui, ainsi proclamés ensemble, sont désignés

pour être destinés l'un à l'autre ; ils sont en l'état convenable pour la véritable dualité d'être. Lors donc que naîtra notre petit enfant, héritier de notre nom et de notre lignée, et que celui dont le nom a été proclamé dans le ciel psychique pénétrera son être quaternaire ; quel sera le sort de celle qui est formée pour lui ?

— Je voudrais bien, dit-elle, que nous puissions le savoir pour que nous la cherchions, et si elle est née dans une condition humble, comme il est fort possible par ces temps de désordre, nous la préparerons à sa haute destinée.

Une heure plus tard, l'enfant royal venait au monde et je voyais s'approcher rapidement pour pénétrer son degré d'être nerveux-physique, l'enfant psychique mâle que j'avais vu précédemment entrer dans la région des hostiles.

Tandis que leur union s'accomplissait ainsi, le nouveau-né poussa un grand cri, et, de la nature de ce cri, je fus incapable de décider. Une des dames nobles qui étaient présentes le reçut et quand il fut baigné et revêtu de vêtements fins et blancs, l'un des chefs initiés le mit dans les bras de son père qui s'aperçut que l'enfant dormait.

Se penchant sur la figure du nouveau-né le père le baisa à plusieurs reprises puis le couchant aux côtés de sa jeune mère, il dit :

« Notre enfant, qui est un avec le réincarné, dort du sommeil de l'assimilation ; quel berceau peut être plus sûr et plus sain pour lui que le sein de la mère qui l'a nourri de la vitalité de son sang. De même que notre fils, l'Etre de notre être, est quaternaire en ses états d'être où nous l'avons formé, de même, l'âme incarnée maintenant avec lui est parfaite dans les degrés de ses propres états d'être physique, nerveux, psychique et mental ; et particulièrement dans l'état nerveux dont il s'est revêtu en descendant. Ils ont besoin maintenant de s'assimiler l'un à l'autre en chacun de ces états.

Combien j'aurais voulu pouvoir restituer aussi à notre enfant le véritable degré d'être physique, mais hélas ! le temps n'est pas encore venu ! »

Le jeune roi congédia ensuite l'assemblée et resta pour veiller sur la mère et l'enfant qui, tous deux, dormaient paisiblement.

(à suivre)

VISION D'AMEN

SEPTIÈME VISION *(Suite)* (1)

LA VENUE DU ROI

Je fus réveillé par la voix de la grande Passive secondaire qui me disait : « *Voyez ce tableau-ci et celui-là* ». Mon étonnement fut si grand en entendant les paroles du grand dramaturge occidental prononcées par une immortelle que j'essayai de soulever ma tête des oreillers pour voir, si possible, la figure de ma visiteuse, mais la faiblesse m'en empêcha ; néanmoins mon étonnement persista et je dis : « Vous venez de citer un passage de Shakespeare qui vivait il y a 300 ans au plus. Est-ce vous qui l'avez inspiré ? »

— « Je n'ai jamais entendu ce nom... »

— « Voilà qui est étrange ; mais peut-être cette opinion est-elle vraie qu'il n'est pas l'auteur des drames célèbres, mais que ceux-ci furent écrits par Roger Bacon. »

— « Ah, c'est une autre affaire ! L'infortunée Marie, reine d'Ecosse, était un rare medium ; par elle nous avons pu toucher les mentalités les plus élevées et les plus évoluées et conserver notre influence même après que la hache de l'hostile eut fait tomber sa royale et belle tête. C'est nous qui, lorsqu'elle quitta les rives de la belle France, l'avertîmes de retourner avant qu'il fût trop tard. »

— « Donc vous connaissez Roger Bacon ? »

— « Certainement. Il était vraiment digne du nom de

(1) Il faudrait rapprocher, en reprenant le n° précédent, les deux parties de cette version que nous avons dû couper faute de place, sa portée est dans leur contraste.

Psycho-Intellectuel ! C'est nous qui lui révélâmes le secret de l'élixir de vie, mais cette révélation abrégea sa noble existence. »

— « Comment cela ? »

— « Nous lui avions conseillé de préparer et de prendre l'élixir de vie mais de ne dire à qui que ce soit qu'il en eût la connaissance ; malheureusement pour lui il le dit à un ami dont la mentalité était réflective et non purifiée. L'hostile, par ce moyen, découvrit le secret de sa connaissance et le priva de vitalité avant qu'il ait eu le temps de préparer l'élixir. »

Avant qu'il cessât d'être homme sur la terre son ami alla le voir et lui dit : « Vous m'avez confié que vous connaissiez une préparation qui peut prolonger et perpétuer la vie ; puisque vos heures sont comptées, faites-moi savoir votre secret. »

Mais le philosophe alchimiste refusa catégoriquement. « Par ma désobéissance, dit-il, j'ai perdu le degré nervo-physique de mon être, par mon imprudence je perdrais sans doute aussi le degré nerveux grâce auquel, si je suis prudent et vigilant, et avec l'aide des immortels, mes trois frères de la rosée du matin pourront peut-être me protéger. »

Et comme son ami insistait :

« A quoi bon perpétuer la vie ? continua-t-il, la terre manque-t-elle d'animaux ? Voudriez-vous vulgariser cette connaissance et perpétuer ainsi la fossilisation ? » Alors il tourna sa face contre le mur et ne parla plus. Malgré sa connaissance du secret de longue vie il endura la transition. « Les obéissants seuls obtiennent la victoire. »

— Cependant il est reçu qu'Aba a dit : « qui a la connaissance a la victoire. »

— « Mais qui peut atteindre cette connaissance sinon les obéissants ? Ceux-là seuls qui obéissent peuvent commander car les armes de notre guerre ne sont pas matérielles. »

— Il est vrai ! et maintenant, dites-moi, je vous prie...

— « Je ne vous dirai rien. N'ai-je pas dit : « *Voyez ce tableau-ci et celui-là ?* » Vous avez vu la venue, le couronnement, l'ascension, l'onction et le banquet de Fohi, à présent revenez des perspectives du temps que vous avez traversé et voyez l'autre tableau. »

LA VENUE DU ROI.

Je me trouvai alors au bord de la mer, aucun nuage ne tachait le ciel limpide et bleu tandis que le soleil baissait à l'horizon. Mais à peine ses derniers rayons s'étaient-ils évanouis qu'un petit nuage noir apparut au sud ; bientôt, un nuage blanc, suivi de nombreux autres petits nuages semblables furent chassés vers lui par le vent fraîchissant ; à minuit, une multitude de nuages cachaient les étoiles et voilaient la lune croissante, tandis que de grandes lames soulevées se brisaient sur les galets du rivage. Néanmoins le jour se leva sur une foule énorme et toujours croissante d'hommes de toutes sortes et de toutes conditions qui s'amassaient sur le rivage et les hauteurs rocheuses.

La grande Passive dit : « Eux aussi attendent la venue du Roi. »

Les heures s'écoulèrent et les vents et les vagues étaient de plus en plus turbulents ; comme auparavant le ciel et la mer parurent se confondre dans une même masse grisâtre, mouvante et inquiète.

Il est presque midi ! Les curieux arrivent toujours en foule. Les trains qui se succèdent rapidement sont bondés de voyageurs de tous pays et il n'y a plus de place pour les arrivants ; les vivres manquent ; une fine pluie, trop faible pour calmer les vagues mais suffisamment pénétrante pour tremper les os, tombe implacable.

Trois heures exactement se sont écoulées depuis celle fixée pour l'arrivée du Prince et il n'est pas encore venu ; quelques journalistes plus aventureux que d'autres, parce que

mieux payés, quittent la terre dans des canots réservés, mais la mer très mauvaise les secoue, les ballotte rudement, leur faisant payer son pénible et écœurant tribut. Les représentants de la presse, privés de l'abri du port, se trouvent au milieu d'une foule de bateaux qui résistent plus ou moins bien à la houle, tandis que leurs passagers résistent plus ou moins mal au terrible malaise.

Ceux qui ne souffrent pas, en proie au roulis et au tangage, mouillés par les paquets de mer, sont glacés par le vent très vif qui souffle sans discontinuer.

C'est ainsi que la foule à moitié gelée sur terre et sur mer attend la venue du Prince.

Enfin, après trois longues heures d'attente, on aperçoit quelques panaches de fumée se détachant en noir sur la grisaille universelle ; ils se déplacent avec une grande vitesse et bientôt de grands navires surgissent du tourbillon de la mer et des nuages.

Cette fois, c'est bien lui ; c'est le Prince héritier tant attendu ! quelques minutes encore et la multitude distingue le yacht royal et impérial entouré de son escorte de gros vaisseaux avec leurs pavillons ; à sa proue flotte le drapeau de guerre.

Et voilà que de la foule, à terre, s'échappe un cri : « Le vent vient de démolir l'arc de triomphe élevé par les marins! »

Le yacht royal et impérial approche du port, mais son pavillon et les drapeaux qui l'entourent sont à peine visibles à travers l'épais et froid brouillard.

Cependant pour moi, Amen, les brouillards étant comme s'ils n'étaient pas, obscurité ou lumière m'étant tout un, j'aperçois sur le pont du navire une construction circulaire entourée d'images, et, m'adressant à la Passive Immortelle, je lui demande ce que peut être cette construction.

« Cette construction circulaire ornée d'images et resplendissante de dorures est l'habitation de la divinité adorée par le Prince héritier. Fohi, le Fils de Vofhi, étant lui-même le temple de l'Impersonnel, n'a aucun besoin d'un temple fait

par des mains humaines ; mais le Dieu du Prince héritier étant personnel, doit logiquement être quelque part. »

— « Certainement. »

— « C'est afin de contenter ce Dieu que les drapeaux d'union et le drapeau de guerre flottent sur le même vaisseau. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce qu'il est reçu, qu'il est le Dieu de la Paix et qu'il a dit : « Que la Paix soit avec vous, je vous donne ma Paix », mais qu'il a dit aussi : « Je ne suis pas venu apporter la paix mais un glaive ! » C'est pourquoi les drapeaux d'union et l'étendard de guerre flottent sur le yacht royal. »

— Le chef de l'Etat et sa hiérarchie transitoire incapables de quitter le port ont regagné avec joie leurs fauteuils ; les autres chefs qui sont allés à la rencontre du Prince s'en trouvent séparés par des lames bondissantes et sont obligés de se contenter de saluts à distance que personne ne voit, tandis que le bruit des vents et des vagues étouffe le son des instruments de cuivre que personne n'entend. Les fonctionnaires d'Etat et les députés qui sont allés à la rencontre du roi en de beaux vêtements, dans un bateau mis à leur disposition par le ministre de la marine, sont ballottés, chancellent comme des hommes ivres et n'en peuvent mais, car la mer est forte et le bateau imparfait ; ils souffrent affreusement du mal de mer. Il n'y a rien à bord pour l'allègement de leurs souffrances ; pas une goutte d'eau-de-vie, pas une tasse de thé, pas même de cuvettes et des valets pour les tenir, aussi l'état de leurs habits de gloire et de beauté est indescriptible !

Un d'eux, pourtant, a l'heureuse idée d'avoir recours à son chapeau haut de forme pour cuvette, et grâce à cette ressource suprême sauve à peu près sa toilette.

Enfin, le yacht impérial entre dans le port et l'on distingue vaguement, à travers le brouillard, la forme du prince héritier si longtemps attendu. On le voit appuyé contre le bord du navire et soutenu de chaque côté par ses suivants ;

il ressemble au revenant légendaire car il a été affreusement malade. — Néanmoins, à son approche de la terre, la multitude sur terre et sur mer pousse des cris frénétiques de bienvenue. Qu'importe que l'intérieur soit vide à force de vomissements si l'extérieur est chargé de décorations !

Les salves d'artillerie tonnent, la musique militaire résonne, le bâtiment royal et impérial s'avance toujours au milieu de son carré de vaisseaux. Le prince héritier franchit enfin la passerelle d'un pas volontaire et assuré et exprime son extrême satisfaction de se trouver sur la terre ferme de son pays natal. Il est suivi des fonctionnaires d'Etat et des députés qui ont pour lui la sympathie de compagnons de souffrance : « Le moindre trait de similitude naturelle suffit à rapprocher tout le monde. » Un seul parmi eux montre des vêtements assez propres, mais il a beau dresser fièrement la tête au milieu de ses confrères, cette tête manque de chapeau !

Le chef de l'Etat qui reçoit le prince au pied de la passerelle lui baise la main et l'informe à voix basse qu'un magnifique banquet l'attend. Le prince impérial tout en exprimant sa satisfaction devient plus pâle encore et pose sa main sur un aigle noir à deux têtes sous lequel se trouve son estomac extrêmement sensible encore. Puis, s'appuyant sur le bras du premier ministre, il se dirige vers la salle du banquet. Chemin faisant, le premier ministre sur le bras duquel il s'appuie lui dit à voix basse, de façon à n'être entendu que de lui seul : « Le rocher sur lequel le vaisseau de fortune de feu votre oncle est venu se jeter avant de sombrer est celui de sa personnalité. »

— « Je ne comprends pas ».

— « C'est très nécessaire que vous compreniez ce que je veux dire, sire : Les rois ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois ; leur rôle est changé ; quand un roi est choisi par l'armée et le peuple, grandement influencés, je n'en doute pas, par le clergé, et qu'il succède à un gouvernement répu-

blicain, il doit veiller doublement à son impersonnalité. »

— « Expliquez plus amplement ce que vous voulez dire. »

— « Votre politique, sire, est de répondre sur tous les points aux désirs de votre entourage, et d'être effectivement comme le prescrivit, il y a longtemps, l'apôtre des gentils : « Toute chose pour tous les hommes ».

— « Bon ! il sera moins difficile de me conformer aux opinions d'autrui que de m'en former une à moi-même et de la soutenir. »

Le premier ministre se frotta les mains doucement comme s'il les lavait dans une eau de savon invisible :

— « Excellent ! sire, parfait ! Je vois que vous êtes de l'étoffe dont doivent être faits les rois..... du vingtième siècle ! »

— « Je suis content que vous soyez satisfait. »

— « Cela a peu d'importance » puis s'approchant de l'oreille du roi : « Il y a une autre raison, sire, pour laquelle il est nécessaire que vous gagniez la confiance de tous les partis. »

— « Et cette raison est ? »

— « Que l'unique fils de feu l'empereur, votre oncle, est peut-être encore vivant.

— « Mais il est mort dans une escarmouche en Afrique il y a trois ans. »

— « On le suppose ; tout ce que l'on sait d'une façon certaine, c'est qu'il a disparu ; on a recherché partout son corps mais on ne l'a pas retrouvé. »

— « S'il revient, qu'il prenne ce qui lui appartient. Dieu me garde de retenir la couronne de celui à qui elle revient de droit. »

— « Coûte que coûte cela doit être évité, il pourrait en résulter un grand malheur, la guerre civile. Tandis que le peuple l'accueillerait à bras ouverts, l'Eglise, et l'Armée dirigée par l'Eglise, le repousseraient. »

— « Pourquoi ? »

— « A cause de sa personnalité accentuée : « Un roi doit être comme de l'eau ; votre royal cousin, Sire, est comme un rocher. »

Comme ils arrivent devant la porte de la salle du Banquet, une troupe de femmes à l'air gaillard et singulièrement vêtues les entourent et présentent au roi étonné un petit chou d'or. Comme il hésite, le ministre chuchotte : « Ces femmes appartiennent à la compagnie honorable et noble des dames de la Halle ; celles que vous voyez s'avancer avec une planche à laver en argent sont d'un ordre on ne peut plus important et plus influent, celui des blanchisseuses. »

Le prince impérial élevé à une cour étrangère s'incline légèrement en recevant le chou d'or de la forte main d'une solide gaillarde et sourit gracieusement à la belle fille qui lui présente la planche à laver en argent.

Alors la foule pousse de frénétiques hurrah ! « Voilà qui est de bon augure pour votre popularité, mon Prince, chuchote le premier ministre, si vous réussissez à gagner la faveur de l'Impératrice des Impératrices des Halles et celle de la Reine des Reines des blanchisseuses, vous pouvez les considérer comme un ferme appui pour votre trône et votre couronne. »

Le Prince héritier porta la main à son front. Etait-ce un salut, était-ce de l'effroi ou du vertige, je ne pourrais le dire.

LE BANQUET

Le Prince héritier, rappelé de l'exil à la chute de la république, par la volonté de l'armée et du peuple, prit la place qui lui avait été réservée dans la salle du banquet qui lui était offert dans la Bourse de commerce : A sa droite était l'Impératrice des Impératrices, la gaillarde des Halles ; à sa gauche la dernière élue comme Reine des Reines par les blanchisseuses ; à leur droite et à leur gauche étaient les souverains étrangers, princes et princesses de sang royal,

puis dans leur ordre une phalange de ducs et duchesses, marquis et marquises, comtes et comtesses ; des étoiles moindres nouvellement émergées, et les chefs de l'Église et de l'armée.

Alors le premier ministre s'adressant solennellement au Prince héritier lui dit :

— « Mon Prince, il est inutile de vous redire que vous avez été rappelé de votre long exil par la volonté de la Nation représentée par cette glorieuse Trinité : l'Eglise, l'Armée et le Peuple ! Je n'ai pas besoin d'ajouter la formule ancienne et imposante : et par la grâce de Dieu ! Ce sera pour plus tard. Pour le moment c'est seulement au nom de la sus-dite Trinité que je vous souhaite la bienvenue et vous prie d'ouvrir le banquet dont le menu est connu déjà de tous vos sujets grâce à nos principaux journaux. Le temps et les mots me manquent pour vous faire l'énumération des mets délicats et coûteux préparés en votre honneur : turbots, saumons et barbues dorées, dindonneaux, perdreaux, chevreuils et poulardes, huitres, écrevisses, cailles, suprêmes de foies gras, truffes au champagne et enfin odorants et délicieux ananas. »

Le cardinal archevêque qui devait avant peu couronner le jeune prince et le proclamer roi par la grâce de Dieu, croisant ses mains blanches sur son vaste estomac, murmura : « Qui pourra suffire à tant de choses ? » Le Prince héritier saisissant les mots pour les associer au menu, murmura humblement dans l'oreille de la Reine des Reines enchantée : « Pas moi, car je souffre encore d'un affreux mal de cœur ! »

Il essaya pourtant de goûter un peu à toutes les bonnes choses qui lui étaient présentées.

Lorsque le moment des toasts fut venu, ce fut le ministre de la guerre qui proposa le premier. C'était un petit homme couvert de décorations, ses mains étaient blanches et effilées comme celles d'une femme mais cela

n'avait pas d'importance; le temps où la prouesse personnelle était nécessaire, où de fortes mains carrées avaient à manier la hache d'arme dans le corps à corps est depuis longtemps passé ; la guerre n'est plus qu'un massacre mécanique et par masses.

Le ministre s'adressant au roi lui dit :

— « Sire, ce fut avec une profonde émotion que, dès que le brouillard nous permit d'apercevoir le yacht royal, nous vîmes qu'il portait à l'arrière le glorieux et puissant drapeau de guerre. C'est pour les armées de terre et de mer le gage de votre intention d'utiliser nos forces pour la conquête de nouveaux pays et d'augmenter ainsi continuellement l'étendue et la gloire de votre empire déjà si puissant. Sire, je lève mon verre à la santé de Votre Majesté et, au nom de l'armée, vous pronostique un règne glorieux ! »

Le jeune roi se leva alors et dit d'une voix que le mal de mer affaiblissait encore :

« Nous vous remercions ainsi que les armées de terre et de mer pour le chaleureux accueil que vous nous faites. Vous avez bien deviné la signification du drapeau de guerre qui flotte à l'arrière de notre vaisseau.

(Le premier ministre à part : drapeau dont vous ignoriez la présence).

« Non seulement nous avons l'intention de garder tout ce que notre Père honoré et bien-aimé et la glorieuse République ont su conquérir, nous avons aussi l'intention d'utiliser notre belle armée pour l'extension de notre zone d'influence en amenant au protectorat puis à l'annexion, les peuples soumis à notre influence. Nous levons notre verre en faveur de l'armée. »

Un délégué de la Ligue pour la Paix Universelle prit ensuite la parole :

— « Sire, dit-il, ce fut avec une joie inexprimable et une profonde émotion que nous vîmes les drapeaux des nations amies flotter sur le royal yacht qui vous amena vers nos

rivages. Nous regardons en effet cette circonstance comme un symbole de l'union qui est la condition bénie de la paix universelle sans laquelle tout progrès est impossible. Je bois à la santé et à la longévité de Votre Majesté et forme le vœu que votre règne soit un règne de paix ininterrompue, brillant par conséquent de la clarté solaire de la prospérité. »

Le roi répondit : « Nous sommes profondément touché par vos nobles et bienveillants sentiments ; ils trouvent, soyez-en sûr, un écho dans notre cœur. Notre ardent désir est que la paix règne entre nous et toutes les nations et, tant que nous serons au pouvoir, nous ferons tous nos efforts pour la maintenir. Nous buvons au succès de la Ligue pour la paix universelle. »

Le ministre de la guerre roulant sa moustache qu'il soignait avec amour, regarda sévèrement le jeune roi par-dessus son lorgnon, tandis que la reine des reines chuchotait confidentiellement à son voisin : « Il est un peu toqué, n'est-ce pas ? »

— « Mais, pas du tout, répondit celui-ci ; il est le type parfait du monarque du vingtième siècle qui doit avant tout n'avoir aucune opinion personnelle et n'agir qu'en simple réflecteur ».

Un représentant des classes ouvrières, à peine endimanché, se leva à son tour :

— « Sire, cria-t-il, il est inutile que je vous redise que vous avez été rappelé de l'exil par la volonté du peuple souverain. Vous ne commettrez pas, nous en sommes assurés par votre amabilité, le crime ridicule de jeter des pierres dans le puits d'où vous tirez votre eau. Au nom de la classe ouvrière que je représente et qui forme la grande majorité de vos sujets, je vous prie d'user de votre grande influence pour nous accorder notre requête ; elle est très simple ; nous demandons que nous ayions des profits égaux à ceux des patrons, que nous soyions assurés à leurs frais contre les accidents, la maladie ou toute incapacité de travail ; qu'on double nos salaires, mais que le travail ne soit que de six heures par

jour, avec trois jours de repos payés : le dimanche, le lundi et le jeudi. Je bois à la santé de Votre Majesté dont nous demeurerons, à ces conditions, les fidèles soutiens. »

Le jeune roi répondit : « C'est avec une profonde émotion que nous nous levons pour répondre à votre toast et boire aux succès des classes ouvrières. Notre vœu le plus sincère est que leurs désirs soient de tous points accomplis. Nous buvons aux succès et au bonheur des classes ouvrières qui seront, nous en sommes convaincu, les fermes soutiens de notre trône. »

La Reine des reines regarda l'assemblée avec ses yeux brillants comme ceux d'un oiseau et se toucha le front d'une manière significative, tandis que le Cardinal Archevêque se levant et étendant sa main où brillait l'anneau épiscopal, s'exprimait ainsi :

— « Sire, au nom de notre Sainte Mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine, nous souhaitons la bienvenue en son royaume à Celui que nous sentons devoir soutenir l'Eglise et l'Etat, prouvant ainsi sa fidélité au serment du couronnement. Notre Sainte Mère l'Eglise a toujours été le soutien des droits héréditaires et votre feu oncle regretté était compté parmi les plus dévoués de ses nombreux enfants. Il est mort muni des sacrements de l'Eglise ; son grand chagrin a été que son fils unique, l'héritier légitime de son trône, ait refusé d'embrasser notre Sainte Foi. Sa mort dans l'Afrique du Sud laisse heureusement le trône, à vous, Sire, à qui la nation souhaite en ce jour la bienvenue. C'est avec actions de grâce, avec joie indicible......

— « Monseigneur ! »

Le cardinal archevêque s'arrêta surpris, interrogeant d'un coup d'œil hautain son interrupteur, homme d'environ trente ans, vêtu d'une soutane noire et coiffé d'une toque carrée.

— « Un messager vient d'arriver avec un courrier urgent, de la plus grande importance. »

— « D'où et de qui ? »

— « Du supérieur des Pères Missionnaires au Transwaal. »

— « Ah ! où est cette lettre ? »

Le prêtre lui remet une lettre cachetée et quitte la salle du banquet.

Monseigneur termina en quelques mots son discours éloquemment et demanda la permission de lire sa lettre d'une grande importance.

Il rompit les cachets. La lettre était écrite en caractères secrets, je pus néanmoins la lire grâce à une traduction que je vis tracée en-dessous en lumière bleue. En voici le texte :

« Le fils du feu roi que l'on croyait avoir été tué dans l'Afrique Orientale n'est pas mort ; fait prisonnier par les Achantis, il s'est évadé et le voici maintenant au Cap. Nous avons appris d'une autorité sûre qu'un vaisseau anglais doit le transporter en Europe incognito. Le porteur de cette lettre vous remettra sa photographie prise à Capetown depuis son évasion. Etre prévenu c'est être armé d'avance. »

A ce moment, la douce main de la Passive Immortelle me donna de nouveau le calme du sommeil.

Lorsque je me réveillai, je me trouvai dans une chambre où le cardinal archevêque et le messager étaient assis. Ce dernier me parut avoir environ trente-cinq ans ; il était grand, bien fait, beau et sympathique, son costume était de la dernière mode et extrêmement élégant.

Ce fut Monseigneur qui parla le premier :

— « Si j'ai bien compris, vous êtes venu en Europe dans le même bateau que le Prince et vous avez fait sa connaissance. »

— « Parfaitement, je lui ai été présenté ; il portait le nom de Comte Dupuy, explorateur africain. Comme nous étions les seuls intellectuels à bord, nous avons passé beaucoup de temps ensemble et nous avons parlé intimement des hommes et des choses. Il est clairvoyant ; son intelligence est d'un ordre élevé.

— « Ce n'est pas là l'étoffe dont les rois d'aujourd'hui sont

faits. Vous connaissez sa conception de l'homme et des choses ? »

— « Parfaitement, Monseigneur, nous avons causé en libres-penseurs et nous avons engagé des conversations plus ou moins profondes sur la Religion, la Morale et la Sociologie. J'ai noté quelques remarques faites par le Prince qui vous donneront la clef de ses actions futures s'il monte sur le trône de feu son père. »

Le jeune jésuite tira de la poche intérieure de sa redingote noire un portefeuille et lut :

« J'estime qu'un roi doit être l'archiprêtre, le souverain gouverneur de son peuple et le généralissime de son armée, tant que sera nécessaire cette institution ruineuse et barbare de l'armée permanente. »

« Tant que l'Eglise drainera les sensitifs, actifs et passifs d'une nation dans ses monastères et ses couvents, qu'elle les vouera au moins en théorie à l'union des êtres autres que l'homme ; tant que le prêtre interviendra entre le mari et la femme, tant qu'on enseignera aux enfants qu'ils sont nés dans le péché et sous la juste colère d'un potentat invisible et tout puissant, qu'un être divin seul peut apaiser, aucune nation ne pourra progresser car il ne peut y avoir ainsi, ni vrai foyer, ni union intime dans la famille, ni par conséquent aucune union nationale ; la nation n'est que l'ensemble des foyers multiples. »

« Il n'y a rien de plus horrible qu'une guerre religieuse. C'est le culte des différents Dieux personnels qui sépare les nations et inonde la terre de sang humain. La divine impersonnalité est revêtue de formations de bonne volonté et l'ensemble de ces formations est le Temple de son repos, le Temple dont l'homme psycho-intellectuel est le tabernacle. Donc, le culte de toute divinité extérieure est un obstacle à l'infinitude et à l'omnipotence du *Divin Formateur*, du *Divin Sacrifié*. »

« Le droit du peuple doit être prédominant mais son

éducation est nécessaire avant qu'il comprenne la nature de ses droits. Dans l'état actuel des gouvernements, les masses élisent leurs pires ennemis pour leurs représentants, puis murmurent ensuite et se révoltent contre les maux qui ne leur viennent, en fait, que de leurs élus.

« Tout être de bonne volonté a droit aux conditions convenables pour son évolution, son bien-être et son bonheur immédiat. »

« Une écurie confortable et une bonne nourriture pour le cheval, une maison élégante et des mets délicats pour le gentleman raffiné, un atelier bien garni pour l'artiste, un laboratoire bien monté pou rl'alchimiste, voilà ce qui convient. Ce qui est absurde c'est de mettre le cheval dans la maison élégante, le gentleman raffiné dans l'écurie, l'artiste dans le laboratoire et l'alchimiste dans l'atelier. A chacun son propre milieu ; jetez un enfant dans l'eau, tirez un poisson sur le sol, et tous les deux périront. »

« La connaissance est tonique, la foi est anesthésique. »

« Tout le monde civilisé est dans un état d'esclavage abject dont les maitres sont les dieux personnels et leurs adeptes ; le culte, la croyance et la coutume en sont le knout, la chaine et la prison. »

Le Cardinal archevêque fit de la main un geste réprobatif et son front se fronça tandis que ses lèvres souriaient. « C'est assez, dit-il, vous pouvez vous retirer, votre service ne sera pas oublié. »

Le jeune homme se leva, baisa la main que Monseigneur lui tendait et sortit.

De nouveau je dormis. Je me réveillai dans une cellule étroite et nue ; un homme de taille vigoureuse et jeune encore y reposait sur une couchette dure et étroite qui, avec une chaise, constituait tout l'ameublement. La porte s'ouvrit et un Père trappiste en robe blanche entra. « Vous vous révoltez contre votre destin, dit-il froidement, il y a

des moments où vous regrettez de n'avoir pas payé votre dette à la société par la guillotine au lieu de vous être réfugié dans cette cellule de la Trappe. »

— « C'est vrai : c'est une fosse dans laquelle on est enterré encore vivant. »

— « Et vous consentiriez à tout pour en sortir ? »

— « Je ne vois rien à quoi je ne consentirais pour être libre. »

— « Bon. Un moyen vous est offert. »

Et ayant soigneusement fermé la porte le Père Blanc s'assit sur la chaise tout près du pénitent et continua la conversation à voix basse.

De nouveau je dormis ; je m'éveillai à Rome.

Une certaine agitation régnait dans les rues, des groupes se formaient où l'on parlait sérieusement et des passants s'arrêtaient pour écouter. Sous la belle porte de Michel-Ange trois hommes conversaient.

— « La nouvelle est-elle confirmée ? »

— « Oui. Le jeune Comte Dupuy qui est paraît-il l'héritier d'un trône a été trouvé mort, à l'aube, non loin de la Cité. Il devait quitter Rome ce matin pour une destination inconnue et le yacht était déjà sous pression quand la nouvelle de son assassinat fut connue. »

— « L'assassin est-il arrêté ? »

— « Oui. On supposa d'abord qu'il avait été tué par des brigands mais un étranger arrivé depuis peu et que la police soupçonnait a été arrêté aux portes de la ville ; on a trouvé une tache de sang sur la manche de sa chemise. Il avoue le crime mais il affirme qu'il est anarchiste et qu'il a été désigné pour débarrasser le monde d'un futur roi, d'un tyran. »

A ce moment un quatrième interlocuteur le rejoignit.

— « Connaissez-vous la nouvelle, dit-il. Pendant que les autorités conduisaient l'assassin en prison il y eut soudain

une bagarre, personne ne sait pourquoi ni comment, et l'assassin s'est échappé. On dit qu'on l'a vu entrer dans la chapelle du couvent des Frères de l'Immaculée-Conception mais le vieux sacristain et les Frères le nient. Quoi qu'il en soit il a échappé pour la seconde fois à la justice car personne ne doute que l'assassin et le voleur du vieil abbé de*** ne soient un seul et même individu. »

De nouveau je dormis ; lorsque je m'éveillai j'étais à bord d'un bateau à vapeur qui approchait de Melbourne. Un homme bien mis, vigoureux, se tenait debout sur la passerelle ; un jeune homme qui sortait du salon des premières le rejoignit.

— « Ainsi, la fortune vous sourit enfin, lui dit-il à voix basse ; au lieu de la pauvreté et de l'étroitesse d'une cellule de la Trappe, vous avez la poche bien garnie et le monde devant vous. »

— « Oui, ou plutôt j'ai mon passage payé, de l'argent de poche en abondance et la somme respectable de cent mille francs qui m'attend à la banque, dès mon arrivée à Melbourne. »

— « Bien. C'est étrange vraiment ! Bien que, novice volontaire, j'aie, fatigué du monastère, refusé de prononcer des vœux permanents, il est étrange que nous gagnions les Antipodes tous deux sur le même bateau. Ma fortune heureusement est égale à la vôtre, nous allons pouvoir commencer la vie ensemble. Mais à propos, je suis catholique et superstitieux, comme vous diriez ; avez-vous confessé votre crime après vous être échappé, et l'absolution vous a-t-elle été accordée ? »

— « Oui, l'absolution plénière. »

— « Bien, serrons-nous la main et buvons à nos futurs succès. »

— « Volontiers. »

Lorsque le domestique vint avec les liqueurs et les verres

l'homme le plus jeune alla au-devant de lui et lui prit le plateau des mains. Se penchant alors sur la passerelle il déboucha la demi-bouteille de bénédictine puis emplit les deux verres et en présenta un à son compagnon. « A nos succès dans les affaires et à votre bonne santé, dit-il gaiement. » Alors ils touchèrent les verres et chacun en vida le contenu.

Le soir, lorsque les étoiles brillèrent sur la mer calme, la jeune duchesse d'Avignon qui se promenait au bras de son mari, lui dit : « Pour la première fois pendant ce voyage je me sens triste et mélancolique. Quelque chose de sombre et de lourd dont je ne peux me débarrasser, pèse sur moi. »

— « Je crois savoir pourquoi. »

— « Dites-le-moi. »

— « Vous vous souvenez sans doute que les premiers jours que nous dînions à bord, un homme vigoureux et bien mis, s'assit à côté de vous. »

— « Oui, j'éprouvai même une telle antipathie pour lui que vous avez changé de place avec moi. »

— « Ce matin, il était en bonne santé et gai ; je l'ai vu boire avec son ami à leurs futurs succès ; il a déjeuné aussi de bon appétit, mais peu après il s'est plaint de langueur, de douleur au cœur puis, deux heures après, il est tombé foudroyé par une attaque d'apoplexie. Son ami, un jeune homme des plus gentils et des plus intelligents, dit qu'il n'a aucun parent, aucun ami ni en Europe ni en Australie, de sorte que cette nuit sa dépouille mortelle sera confiée à l'océan, c'est-à-dire donnée en pâture aux poissons avec toute la solennité convenable. Nous ne débarquons pas avant huit jours et les matelots redoutent la présence d'un cadavre à bord. »

— « Moi aussi, répondit la duchesse en grelottant et en s'enveloppant de son ample châle blanc. Surtout le cadavre d'un tel individu qui pour moi, malgré ses manières onctueuses et son élégance, était un criminel de la pire espèce. »

— « Ne lâchez pas la bride à votre imagination mon amie, répondit le duc, en prenant sa main délicate sous son bras. Cet homme était un commerçant très respectable et riche, pourvu non seulement d'argent mais de lettres de recommandation pour des personnages influents ; il m'en a montré une pour l'Evêque catholique de Melbourne écrite et signée par un Cardinal Archevêque. »

— « Si je me souviens bien, c'est lui qui prononça de la chaire de la Cathédrale un éloquent et chaleureux discours au sujet de l'assassinat du jeune Comte Dupuy, ou plutôt du jeune héritier du trône. Je n'oublierai jamais l'ardeur avec laquelle il plaida pour l'union des Nations Européennes contre la marée montante de l'anarchie et contre les sociétés secrètes qui n'ont aucun respect pour le droit divin des rois. »

Sur le visage pâle et sérieux du jeune trappiste qui entendit les paroles de la duchesse, passa un sourire où il y avait à la fois de la compassion et du dédain, tandis qu'il ramassait un mouchoir aux fines dentelles et au parfum délicat et le remettait à sa belle propriétaire qui le remercia en souriant.

— « Ce jeune homme m'intéresse extrêmement, dit la duchesse en s'éloignant, il est d'un raffinement exquis, il est sensitif et il y a en lui quelque chose de résigné et d'attirant qui est touchant. Mon instinct ne me trompe jamais. »

Le sourire, moitié compassion moitié dédain, éclaira de nouveau le visage pâle et triste du jeune moine et il murmura : « Ma main a pourtant touché votre mouchoir parfumé, madame la duchesse et vous n'avez pas senti l'odeur du sang. »

Une fois encore, moi Amen, je m'endormis ; à mon réveil, je me trouvai dans la magnifique Cathédrale où une foule brillante était assemblée non pour la prière, mais pour voir le couronnement du roi. Quand le Cardinal Archevêque mit la couronne sur sa tête et le sacra roi par la grâce de Dieu,

un jeune ecclésiastique beau, mais pâle et triste, était debout à côté de lui. La jeune duchesse d'Avignon, qui était parmi l'élite dans les premiers rangs, chuchota au duc : « Qui est ce jeune prêtre qui se tient debout à la droite du Cardinal ? »

— « C'est l'aumônier particulier, le confesseur et le confident du roi. »

— « Sa ressemblance est frappante avec le jeune homme qui nous intéressa à bord du bateau à vapeur. »

— « La première fois que vous vîtes le jeune négociant à bord, vous prétendîtes qu'il vous rappelait un novice que nous vîmes le jour où nous mangeâmes somptueusement des pois chiches et du pain noir à la Trappe. Ne vous abandonnez pas à votre imagination, ma chère enfant ; c'est de mauvais ton à notre époque matérialiste et d'ailleurs cela trouble les nerfs et ne convient pas à votre genre de beauté. »

— « Je vous assure que je ne rêve pas. »

— « Cependant, qu'y a-t-il de moins réel qu'un rapport quelconque entre un pauvre novice de la Trappe, un riche commerçant et le confesseur, le noble confident du roi ? »

La duchesse haussa légèrement ses blanches épaules et ne dit rien.

L'adresse du Cardinal Archevêque fut un chef-d'œuvre d'éloquence ; il félicita le jeune roi, exalta ses vertus et atteignit un tel degré de pathétisme lorsqu'il se lamenta sur la mort de l'héritier du trône, que les dames pleurèrent et que des hommes se mouchèrent bruyamment. Passant ensuite du pathétisme au tragique, il fulmina des anathèmes contre les assassins des rois et les mit au même rang que ceux qui crucifièrent le Roi des Rois sur le Calvaire.

Tandis que la vaste et noble assemblée écoutait pleine de pitié et d'admiration, encore une fois le sourire à la fois compatissant et dédaigneux éclaira le visage du confesseur et confident du roi.

La duchesse, qui ne quittait pas des yeux la figure pâle et expressive, murmura :

— « Le duc peut penser et dire ce qu'il voudra ; pour moi, le novice de la Trappe, le négociant du bateau à vapeur et le confesseur du roi, sont, j'en suis convaincue, un seul et même individu. »

Le jeune aumônier se dit à lui-même : « Il est essentiel que je prenne l'office délicat de confesseur extraordinaire de Madame la Duchesse. »

Je fus tiré de ce magnifique et imposant spectacle par un doux rire argentin qui venait de la Passive Immortelle.

— « Pourquoi riez-vous ? demandai-je. Pour moi, ce qui vient de m'être révélé par ce que j'ai vu et entendu, es terrible. »

— « C'est vrai, répondit-elle ; elles sont une nouvelle preuve de la vérité de ces antiques paroles : « Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent être ». Je riais non de ce que vous avez vu en sommeil lucide, mais des mots de Roger Bacon, mon élève de la rosée du matin, en contraste avec l'actualité ».

— « Quels mots ? demandai-je. »

— « Tant de divinité environne un roi ! » La Passive Immortelle en disant ces mots s'effaça graduellement de ma vue.

Il était midi lorsque je m'éveillai frais et dispos.. Trois nuits de suite je dormis sans que mes fantasmagoriques visions se renouvelassent.

ERRATA : Dans la première partie de cette vision :

Page 484, 3e ligne : au lieu de : Intelligence libre *sans forme*, lire : *non retenue par la forme*.

Même page : 14e et 15e lignes ; au lieu de : car le revêtement de ce corps, etc... lire : car, par le revêtement dans ce corps *tout ce en quoi se trouve la vie de l'âme recevra l'immortalité*.

QUATRIÈME PARTIE

VARIÉTÉS -- QUESTIONS -- BIBLIOGRAPHIE

VARIÉTÉS

LES LÉGENDES POPULAIRES. LE PETIT CHAPERON-ROUGE

Les contes populaires sont, pour qui veut étudier la Tradition, une mine inépuisable. Sous la forme d'une anecdote vivante et imagée, les générations se transmettent des enseignements anciens, parfois à peine défigurés, souvent aussi habillés de telle manière qu'on ne les peut comprendre qu'avec l'aide d'une autre lumière. En reprenant un certain nombre de ces Contes et en les traduisant dans la langue de la tradition cosmique, nous voulons attirer l'attention du lecteur sur deux points : d'abord les traces de la Tradition parmi les différents peuples, les manifestations, dans le temps, de sa lumière ; et ensuite les altérations que les doctrines particulières font subir à la doctrine universelle, les verres de couleur plus ou moins opaques qui ont été interposés entre nous et cette lumière.

Aujourd'hui nous voulons examiner rapidement l'histoire du « Petit Chaperon rouge ». Les contes de Perrault, — est-il utile de le rappeler ? — ne sont pas de Perrault. La Belle au Bois Dormant est une version de l'aventure de Sigaud, et le Petit Poucet se retrouve en ses moindres détails dans une antique légende annamite. Nous avons bien affaire à des contes populaires, auxquels Perrault prêta seulement le charme d'une langue simple et tout à fait pure. Notre rôle n'est point de comparer entre elles les diverses versions d'un même conte chez les divers peuples, mais, répétons-le, de chercher la signification de telle ou telle version d'après la terminologie cosmique.

Ceci dit, examinons le « Petit Chaperon rouge. »

— « Qu'est-ce qu'un chaperon ? »

— « Le vêtement le plus extérieur, à la fois manteau et coiffure. C'est une chape avant d'être un chapeau. »

Cette cape protectrice, pour le « cosmique », c'est donc le corps physique, qui enveloppe et défend les états plus raréfiés incarnés en elle. La couleur rouge précise et nous montre que notre interprétation est exacte. La couleur de

l'état physique est rouge, couleur de sang. Symboliquement le vêtement rouge peut aussi représenter les passions inférieures (bonnes ou mauvaises), les mouvements du sang. Qui donne à l'enfant son corps physique? ses parents. Mais d'où tient-il ses droits à l'empire du plan physique? Du démiurge créateur, père et mère des parents. Le chaperon rouge est donné à la fillette par sa grand'mère, dans notre conte. L'enfant demeure avec ses parents ; mais la grand'-mère habite un autre village et pour aller la voir il faut traverser un bois, où rôde le loup. Voilà l'abime obscur et touffu du nerveux, coupant la communication entre les êtres du plan physique et ceux [des] plans supérieurs. C'est la Forteresse de Devo.

« Un jour sa mère lui dit : Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade : porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. »

Donc la communication n'est pas entièrement coupée (*on m'a dit*... et *va*...)

« Qu'est-ce que la galette et le petit pot de beurre? »

« La galette est un petit pain rond, pain de luxe, rare et soigneusement préparé. Qu'on pense aux pains de proposition, à l'offrande du pain, aux rites égyptiens et hindous, à celui de Melchisédec; le pain rond, image du soleil, hostie, denier du tarot, talisman de terre contenant le feu, constitue la moitié de l'offrande.

De même le petit pot (la coupe, la matrice féminine) rempli de beurre est le complément de l'offrande. Dans les divers rites le beurre s'échange avec l'eau, le vin et particulièrement l'huile, aliment du feu de l'autel. Remarquons encore la signification symbolique de l'huile (par exemple dans le Zohar, l'huile coulant de la barbe du Macroprosope, et dans les sacrements du chrême, de l'extrême onction etc.) qui représente les célestes influences.

Les locutions populaires ne s'y trompent pas : la bonne galette « est bien le denier du tarot » et « être dans les huiles » participer aux influences supérieures.

Et l'assiette au beurre !...

La galette et le pot de beurre c'est donc l'offrande complète, perfection divine qu'on ne peut trouver que dans l'état le plus dense de la matière.

C'est pourquoi la grand'mère, toute mère-grand qu'elle est, a besoin de ses enfants et petits-enfants pour goûter au beurre et à la galette. Profonde idée. Voilà donc nos personnages et les éléments du drame éternel.

Le lecteur peut aisément conclure :

L'imprudence de l'enfant est fatale ; d'abord à la mère

grand, puis à lui-même. Devo attaque le plan physique pour posséder les plans supérieurs.

La possibilité d'entrer dans la demeure de la mère-grand par le « Tire la chevillette, la bobinette cherra ! » (la connaissance des causes et des effets) ; le rôle de dissimulation du loup, imitant la personnalité du petit chaperon rouge vis-à-vis de la mère-grand et celle de cette dernière vis-à-vis de l'enfant sont dignes d'attention. Remarquons aussi que le loup ne dévore la fillette que lorsqu'elle s'est dépouillée de son chaperon, et s'est mise au lit avec lui. Défendons notre corps physique !

La scène des cinq demandes et réponses avec sa conclusion égoïste : Pour te manger ! achève de préciser le caractère du loup, l'Hostile.

L'histoire est pessimiste. Peut-être n'y faut-il voir qu'une anecdote morale que nous pourrions traduire ainsi :

« Spirites, ô nos Frères, et vous magiciens évocateurs isolés, méfiez-vous du loup qui contrefait la mère-grand et n'oubliez pas que votre imprudence peut nuire à d'autres qu'à vous-mêmes. »

Dans le conte allemand, la conclusion ressemble aux promesses millenaires :

Un chasseur tue le loup, ouvre son ventre, et en fait sortir bien vivantes la mère-grand et la petite fille.

C'est au moment où il semble que tout est perdu qu'arrive l'aide d'où on ne l'attendait pas... C'est alors le jour de la résurrection des morts...

QUESTIONS

On nous demande encore : *la Vérité étant une, à quoi sert l'occultisme et que vaut-il s'il ne conduit pas tous les initiés à la même doctrine ?*

Nous avons déjà répondu très longuement à cette question et nous ne pouvons que prier notre abonné de se reporter aux pages 377 à 384. — Nous demanderons aussi à quoi sert la science positive qui nous laisse la théorie dualistique en face de l'atomique ; celle des radiations en face de celle des ondulations, celle de Faye en face de celle de Laplace ; Quatrefages en face de Darwin et tant d'autres ? Les horizons de toute science sont infinis ; il faut donc que même la plus haute soit perfectible.

Que signifie la singulière affirmation si souvent répétée " L'initié tuera son initiateur " ?

Singulière en effet : C'est un de ces paradoxes auquel se plaisait particulièrement l'initiateur E. Lévy, et bien loin de

le tuer, ses initiés ne s'attachent que trop souvent à le rééditer dans cette forme prétentieuse et bizarre qui tend à faire croire à la science la plus profonde à propos des choses les plus simples. Il faut laisser aux charlatans ces robes constellées et ces chapeaux pointus.

On ne sait que trop que le vulgaire qui s'attache aux vérités acquises sacrifie souvent les novateurs par crainte de lâcher la proie pour l'ombre ; on est habitué à le dire sous une forme plus simple que l'adage cité et les initiés aimeront parler comme tout le monde tant qu'ils le pourront.

Il est une partie de l'occultisme, cependant, où cet adage n'est que trop vrai ; c'est en *Magie Noire* ; il est la grande loi du *Mal*, fort bien établie par Saint Yves et sur laquelle la doctrine cosmique insiste souvent. L'esprit de destruction est condamné par nature à se détruire soi-même ; c'est la réponse au Manichéisme dualistique. Aussi la puissance de l'Hostile contre l'Homme ne croît-elle qu'au prix de ce sacrifice de l'Initiateur par l'Initié ; il est la preuve fatale d'une action démoniaque.

Mais partout ailleurs l'Initié qui aime et révère l'Initiateur, comme l'enfant aime sa mère, le défendra plutôt au prix de sa propre vie qu'il ne le *sacrifiera* aux plus grandes de ses aspirations.

BIBLIOGRAPHIE

La tradition celtique et ses adversaires (1), par le Dr Maurice Adam. Titre fort suggestif qui n'indique qu'à moitié la nature de ce livre passionnant ; il s'agit en effet beaucoup moins des Celtes que de leurs adversaires, et beaucoup plus de l'esprit que de la tradition celtique. C'est en somme une œuvre de combat, plus que d'érudition ou de philosophie. C'est un plaidoyer chaleureux et convaincu en faveur du parti politique français, que représentent tout spécialement parmi les occultistes le Dr Favre et pour le grand public, Drumont, avec ses livres et sa Libre Parole. Il s'agit, en un mot, d'anti-sémitisme.

Notre point de vue est tellement étranger, tellement supérieur à l'étroitesse égoïste et passionnée de nos partis politiques, que nous nous serions abstenus soigneusement de parler de cet ouvrage si nous n'avions pensé que sa critique nous appartienne par l'étendue un peu nouvelle qu'y reçoivent les arguments de l'intérêt individuel. On évoque ici à la fois l'esprit des races, la philosophie de l'histoire, le fond même des traditions, et bien que nous n'ayions pas encore eu le

(1) Vol. in-18. Roger, éditeur.

loisir d'aborder ces grandes questions de pratique sociale, nous ne pouvons pas manquer cette occasion d'une incursion sur nos domaines pour en faire apercevoir au moins quelque coin.

Que nous dit donc le Dr Adam ?

La France est, depuis quatre siècles, la proie de ses ennemis les plus dangereux : Le Sémitisme Gnostique, le Protestantisme Saxon et la Franc-Maçonnerie, et si, de nos jours, elle ne triomphe point de leurs menées, elle va périr. Voilà la thèse connue. Les trois quarts du livre sont employés à la soutenir par l'histoire. Voici comment :

La civilisation Celtique, nous dit-on, s'installe et se développe dans tout le Nord de la France, principalement sous les Capétiens, avec la Féodalité. la Chevalerie et les Trouvères, tandis que le Midi, corrompu par l'empire romain, est livré au Sémitisme par les troubadours : Dante, gnostique, kabbaliste et rosicrucien est le type du templier sémite, anti-celte ; la croisade contre les Albigeois, l'extermination des Templiers, l'Inquisition ne sont que les justes répressions de ces révoltés contre la race légitime, comme Jeanne d'Arc est l'incarnation de la race Celtique dressée contre la Saxonne. Mais l'Orient gnostique finit par triompher avec la Renaissance, qui ramène aussi la sorcellerie ; et dès lors les succès se précipitent : C'est la Réforme ; contre laquelle se dressent d'abord Coligny et les ligueurs, et plus tard Louis XIV qui, par les dragonnades et la révocation de l'Edit de Nantes, répare heureusement la tolérance aveugle de Henri IV. C'est ensuite la Franc-Maçonnerie, l'Illuminisme, Rousseau et l'Encyclopédie, dont le rationalisme gnostique aboutit par le Jacobinisme aux désastres de la Révolution, malgré la courageuse résistance des Celtes, Chouans et Vendéens. Avec Napoléon " Celte sémitisé ", l'esprit de l'ancienne Rome triomphe décidément et avec lui le Jacobinisme que représente aujourd'hui le Socialisme allié au Juif, au Protestant et au Saxon.

Après cette exposition, l'auteur laisse ensuite égarer sa sincérité dans les méandres écœurants de toutes les machinations compliquées, plus ou moins authentiques du reste, qui forment les dessous de notre politique contemporaine ; sans le suivre dans ces ténèbres, revenons au grand jour des idées universelles qu'il invoque à l'appui de sa thèse.

Le Celte doit être distingué en Gaulois, en Franc et en Celte proprement dit : les deux premiers sont de race déjà moins pure ; ils sont plus emportés, plus mobiles, leurs qualités sont moins solides, et ce sont eux cependant qui, aux origines de notre nation ont dominé les Celtes véritables. Ceux-là sont dans les villes et les châteaux ; ceux-ci dans la

campagne ; c'est notre paysan qui représente encore le véritable Celte, spécialement en Auvergne, en Vendée, en Bretagne. Ce qui le distingue, c'est un esprit d'individualisme et de liberté qui n'exclue pas celui de synthèse, puis surtout le caractère chevaleresque (dominant chez le Franc), l'idéal et la Foi. C'est pourquoi le Celte adopta si volontiers et défend si vivement le Christianisme. Il en est et en doit rester le champion irréductible contre le sensualisme matériel des races sémitiques, polythéistes, superstitieuses, égoïstes et perverses.

Telles sont les assertions sur lesquelles s'appuie le Dr Adam. Dès les premières pages de son livre, on ne peut s'empêcher de s'étonner avec quelle facilité il se laisse illusionner sur les faits quand il a besoin de les produire à l'appui de ses convictions. Faut-il expliquer la diffusion du Christianisme en Gaule, il nous représente, comme un peuple tout fait pour la Charité, cette race âpre, hardie, aventureuse des Celtes (*gens aspera, audax, bellica*) ; il lui attribue presque exclusivement le monothéisme, le respect de la femme et l'esprit de fraternité. Mais au prix de quelles complaisances et de quels oublis ! L'esotérisme de la religion druidique, si incertain du reste, est seul opposé aux croyances vulgaires des autres peuples, au point que la religion juive elle-même est donnée comme un polythéisme grossier. Faut-il arriver à opposer le Sémitisme au Christianisme, et à adapter celui-ci à l'esprit d'une race essentiellement guerrière ; c'est le Catholicisme impérialiste et batailleur qui reste seul sous nos yeux tandis que ses origines bibliques sont reniées, et avec quelles paradoxales complaisances ! Si le catholicisme du moyen âge, tout voué à l'ascétisme a méprisé la femme, c'était un effet de quelque importation sémitique ; si l'on remarque que le Saxon, qui a fait la réforme était Celte ; c'est un traître à sa race, répond le Dr Adam. Si l'on observe que les Templiers, ennemis nés des Celtes, se sont formés au sein de l'Eglise ; sans doute, est-il répondu, ils étaient celtes, mais ils ont été *sémitisés*. Au contraire, les prophètes juifs qu'il n'est décidément pas possible de renier au nom de la religion catholique, et qu'on ne peut pas davantage prétendre de race celte, sont des sémites *celtisés*. Mais ce n'est pas assez ! D'abord, nous affirme-t-on, si les Juifs n'ont pas pris la Genèse aux Celtes, ils la possèdent en commun avec eux et ils ont pris le Monothéisme aux Perses qui sont des Celtes. En outre, tout chrétien affirme que Jésus, issu de la race de David, est un Juif ; pour le Dr Adam c'est une erreur : Jésus est Celte ! bien plus, il est le type du Celte ; s'il est né au milieu des Juifs, c'était pour se consacrer lui-même aux plus réfractaires, laissant les

autres à ses disciples, et aussi afin d'être sacrifié, car quel autre peuple que le Juif aurait condamné le Christ ?

Mais laissons ces prodigieuses hypothèses choisies parmi bien d'autres, laissons aussi les nombreuses contradictions qu'elles ne pouvaient manquer d'engendrer dans ce livre assez restreint en proportion d'un aussi vaste sujet et arrivons au fond même de ces questions si justement agrandies par notre auteur.

Nous demanderons d'abord au Dr Adam de relever une erreur essentielle dans ses assertions sur l'esprit de la Bible, parce qu'il en a fait une des bases de sa thèse. La doctrine de la Bible est présentée encore ici sous le jour d'un matérialisme grossier qui glorifie la matière, fait de la terre un paradis, nie l'immortalité de l'âme, " oublie même le Créateur ". (P. 69). Sans avoir à répondre à ce dernier trait autrement que par les premiers chapitres de la Genèse, nous ne pouvons retenir notre étonnement en trouvant ces lieux communs sous la plume d'un écrivain qui se réfère si souvent à l'occultisme, qui emprunte même sa conclusion au magistral auteur de la Mission des Juifs.

Nos lecteurs doivent savoir maintenant comment la doctrine Cosmique explique cette illusion du matérialisme biblique : c'est qu'il s'y agit de l'immortalité sur terre, parce que la terre comme l'Homme doit être régénérée et parce que l'Homme terrestre restitué, de qui le Christ est le type idéal, l'Homme-Dieu, est l'Etre à qui il incombe de réaliser la Divinité par une perfectibilité indéfinie. En se pénétrant des enseignements du Mis de St-Yves, le Dr Adam aurait pu retrouver cette théorie dans les doctrines druidiques qu'il nous cite lui-même. Quand Taliésin dit : " J'ai été marqué par Marth *avant de devenir immortel* " (c'est-à-dire j'ai évolué dans le cycle de l'animalité avant d'avoir une âme libre) ou encore : " J'ai été marqué par Gwyou (le médiateur), le grand purificateur de la multitude des enfants de Marth ". C'est que tous les êtres ne sont pas immortels comme l'Homme, ou que tous les hommes ne le sont pas également. Le cercle de Gwynfyd, où l'âme se perfectionne sans cesse, l'île Fortunée, l'île des Bienheureux, qu'est-ce autre chose qu'une terre paradisiaque ?.

Mais arrivons à de plus hautes considérations.

Le Dr Adam conclut que le salut de la France est dans la Synarchie de St-Yves d'Alveydre ; il en donne même le tableau qui en est dressé dans *la France vraie* et qu'il considère comme " le retour à la tradition française ", oubliant que St-Yves présente cette constitution comme l'œuvre des Templiers, construite sur le modèle de celle des Juifs. Ici,

nous applaudissons sans réserve à l'opinion de notre auteur, mais par des considérations tout autres que les siennes.

La supériorité de la Synarchie consiste en ce qu'elle est une Trinité parfaite ; cette qualité en fait la synthèse de tous les gouvernements parce qu'au lieu de satisfaire exclusivement l'une ou l'autre des classes sociales, elle met chacune d'elles à la place qui lui convient et prévoit sa fonction ou ses besoins. L'unité et l'harmonie se trouvant ainsi faites dans la nation, tous les antagonismes y sont éteints, non par le triomphe d'un parti sur un autre, par la tyrannie d'une classe ou d'un élément social quelconque, mais dans la satisfaction générale et pour le plus grand bien du fonctionnement total parce que chacun y consacre ses forces entières au lieu de les épuiser dans une rivalité stérile.

Si le Dr Adam ne s'était pas enfermé dans la personnalité passionnée d'un de nos partis politiques actuels, il se serait rappelé encore que le Mis de St-Yves, en sa *Mission des Souverains*, applique la Synarchie aussi bien aux rapports des nations et des races qu'à ceux des éléments d'une société particulière, et puisqu'il avait su agrandir si heureusement son sujet jusqu'à la considération des peuples et des races, il aurait dû conclure à la possibilité de leur union dans la synarchie au lieu de s'en emparer comme d'une arme de combat contre ses *adversaires*. Son livre eût perdu beaucoup peut-être de sa chaleur entraînante ou de son apparente perspicacité politique, mais combien il eût gagné en ampleur, en envolée d'idées, en esprit vraiment chrétien ! Et alors nous n'aurions plus eu qu'à l'applaudir avec joie.

La synarchie est tout à fait dans les conclusions sociologiques de la Doctrine Cosmique, parce qu'elle constitue une synthèse équilibrée et que l'équilibre dans la synthèse est l'œuvre divine par excellence, tandis que la passion, qui soulève les unes contre les autres les classes, les nations ou les races, est l'œuvre de notre seul ennemi, l'*Hostile*. Si la Doctrine Cosmique pouvait partager les préjugés du Dr Adam contre quelque race ou quelque peuple que ce soit, au lieu de soulever contre eux la haine, elle s'efforcerait de montrer dans leurs propres traditions, dans tout ce qui fait leur esprit et leur caractère, des éléments d'apaisement, d'union hiérarchique, de synarchie.

Il est juste, il est nécessaire, en effet, que chaque race, que chaque peuple, que chaque nation, ait, comme chaque individu, sa personnalité précise et forte, car la Divinité ne se manifeste que dans l'individualité, et, devant son Infinitude que l'Humanité doit réaliser, chaque degré des innombrables synthèses successives qui unissent les éléments ultimes n'est rien de plus qu'un individu cosmique. Tant

que ces individualités sont en voie de formation, elles restent exclusives, anxieuses d'indépendance, toujours prêtes au combat, toujours portées à la conquête, et c'est la période des grands cataclysmes sociaux, des guerres, des invasions, des révolutions ; c'est le règne presque fatal des puissances hostiles ; l'équilibre n'y est pas possible, ou du moins, les mesures violentes n'y sont que trop souvent imposées. Aussi sommes-nous convaincus, comme nous pourrons peut-être le montrer par la suite, que la plupart des guerres et des révolutions qui ont ensanglanté la terre étaient sinon fatales, du moins bien difficiles à éviter et qu'elles ont grandement servi à fortifier l'Humanité, à hâter sa réalisation divine.

La Doctrine Cosmique, qui admet, pour employer encore une expression de St-Yves, la divinité magique de la guerre, enseigne qu'après que tout ce qu'il y a d'hostile sur notre terre aura été vaincu dans la lutte suprême pour la restitution et que l'Equilibre harmonique sera obtenu, les planètes entreront en guerre les unes contre les autres, et qu'après la guerre des planètes viendra celle des systèmes solaires, puis celle de sphères de lumière contre les sphères de ténèbres.

Mais tout en nous affirmant ces guerres sacrées et nous préparant pour les soutenir, elle prescrit aussi et surtout de hâter de tous nos efforts l'Harmonie hiérarchique et fraternelle qui doit en précipiter la fin en acculant à ses derniers retranchements, le seul Hostile du genre humain, l'Esprit d'égoïsme et de désordre.

Il faut donc que les nations et les races, une fois assurées de leurs personnalités, sachent reconnaître chez leurs voisines des sœurs dignes de tout leur amour, au lieu d'ennemies à soumettre ou à vaincre. C'est l'amour, c'est le pathétisme que le Sage prêche à toutes, au lieu de la haine, de la défiance et de la peur. Là est, avec la Sagesse, la véritable noblesse, ce que notre Docteur nous donne pour l'esprit chevaleresque et celtique.

Mais cet esprit là ne s'acquiert qu'à la condition que l'on ait su s'élever, ne disons pas seulement au-dessus de tout parti politique, mais au-dessus de toutes les sectes, au-dessus de toutes les religions mêmes, parce que *toutes sans exception* sont aujourd'hui des déviations dégénérées de *la Religion unique* ; c'est ce que prescrit notre doctrine comme première condition à quiconque veut faire œuvre de *psycho-intellectuel* et parler à l'âme sociale. Et si peu que l'on suive ce précepte essentiel on est étonné de voir combien il est aisé, à la lumière des principes premiers de l'ésotérisme, de trouver les voies qui unissent, d'effacer les sentiers de la guerre entre les hommes, de tendre la main à ceux que

l'on croyait ses ennemis, en toute sincérité parce que l'on sait les apprécier, sans témérité et sans crainte, parce qu'on se sait fort et appuyé !

Pour la question spéciale jusqu'à laquelle s'éleva le Dr Adam, voici ce qu'il était aisé d'observer :

Comme le dit fort bien notre auteur, l'esprit celtique est l'esprit de différenciation, d'individualisme ; le celte tient à sa personnalité qu'il prétend immortelle et qu'il se refuse à perdre au sein d'aucun infini, et en cela il a parfaitement raison ; mais il est bien difficile de lui accorder en même temps l'esprit de synthèse, tout au moins au temps de ses origines ; celui qu'il a c'est l'esprit de solidarité qui le porte au secours de son semblable menacé parce qu'il craint pour lui-même un danger analogue. C'est ainsi qu'il superpose la commune à la féodalité, mais si peu disposé à y voir la hiérarchie véritable qu'il n'y songe jamais qu'à son indépendance ou à la conquête. Les Celtes, race éminemment fière et batailleuse, au dire des anciens qui les ont le mieux connus, ont toujours été en rivalités perpétuelles entre eux sans pouvoir s'unir, et c'est ce qui les a tous jetés sous le joug des autres peuples, en Espagne, en France, en Irlande ; partout ils ont succombé parce qu'ils sont divisés.

Ouverts et braves jusqu'à la témérité, pleins d'ostentation, d'une mobilité extrême, compatissants quand ils ne sont pas menacés, mais emportés, impétueux ; et d'une indiscipline absolue ; intelligents, mais irréfléchis, guidés seulement par la passion, par la foi, ouverts à toutes les impressions, tels sont véritablement les Celtes. C'est le caractère impulsif, sensitif, féminin, *Ionien*. C'est aussi celui de leur religion : Martiale (Mars est le plus proche parent de Vénus, impulsif comme elle) mais qui n'admet dans son panthéon, comme on l'a remarqué, ni Vulcain (le Mars intellectuel) ni Junon, ni surtout Apollon.

Le Dieu vivifiant de la Lumière et de la vie n'est rien pour elle ; ses rites sombres et sanglants s'accomplissent au fond des bois, dans le silence et les ténèbres ; on s'y rachète sur ses frustes autels en s'offrant en sacrifice ; on y compte la durée du temps non par jours, mais par nuits (1).

Quelle opposition frappante avec les traditions orientales, en oubliant même l'Egypte, comme le fait si singulièrement le Dr Adam ! Quelle différence notamment avec la tradition Biblique ! Non pas sans doute avec la Bible ridicule que nous présente notre auteur en la défigurant par quelques versets exceptionnels cueillis dans l'énorme fouillis du Talmud ! Ici ce qui va dominer partout, aux cieux comme sur

(1) En gallois, la semaine se dit encore *withnos*, ce qui signifie *huit nuits*.

la terre, c'est la Puissance de l'Esprit, la hiérarchie, l'ordre jusqu'à la rigueur, l'Unité !

Ne nous laissons pas éblouir, d'ailleurs, par cette illusion de la Trinité celtique ou de son culte de la Vierge mère; ce sont des symboles qui ne manquent dans aucune tradition orientale ou non.

La conclusion de toutes ces remarques est simple et claire : si le Celte est Ionien, le Sémite est *Dorien* ; l'un a l'esprit de multiplicité et le caractère impulsif, l'autre essentiellement unitaire est réfléchi et rigoureux. On peut dire plus; cette opposition s'étend jusqu'entre les deux esprits oriental et occidental. Dans l'histoire de l'Humanité le premier a donné les Principes suprêmes et imposé l'esprit dogmatique; l'autre a fourni la diffusion, la réalisation et développé l'esprit d'indépendance.

Or ces deux types sont précisément ceux qui représentent les deux pôles de l'Absolu et leur conjonction harmonieuse est le but même du Cosmos, la fin de l'Humanité. Un *Psycho-Intellectuel*, loin de conclure à leur antagonisme, en préconisera donc l'union de toute sa conviction : le M[is] de St-Yves n'y a pas manqué dans sa Mission des Juifs.

Et à qui cet apostolat peut-il mieux convenir qu'à la France qui, ainsi que l'observe très justement le D[r] Adam, a su joindre l'esprit oriental d'unité, qu'elle tient de Rome et du germain, à l'esprit d'indépendance et de multiplicité qu'elle doit aux Celtes, pour en faire le véritable esprit de synthèse ?

Quant à la solution des difficultés, à l'apaisement des passions soulevées par le D[r] Adam, ce n'est ni le lieu ni le temps de les exposer selon notre Doctrine ; nous avons voulu seulement dire comment elle pouvait les envisager, et l'étendue de cette critique montre assez que le livre qui l'occasionne est de ceux qu'il faut connaître, qu'on ne peut lire sans être remué profondément.
